

GAËTAN NOËL

LE TOURMENT DES ROIS

LIVRE I, PARTIE II
- À LA LUMIÈRE DE L'OMBRE -
EXTRAIT GRATUIT

Roman complet disponible sur www.editions-hydolia.com

HYDOLIA
EDITIONS

Pour Emmanuelle, ma mère et ma première lectrice passionnée.

Pour Mathias, mon petit frère et mon premier critique avisé.

Pour tous ceux qui ont lu ce récit, avant même qu'il soit fini.

Pour toute la bienveillance que j'ai reçue, et pour la malveillance aussi.

Pour ceux qui osent écrire leur histoire, vivre leur vie, suivre leur voie.

Pour tous ceux-là, car ils vivent chaque jour... leur tourment de roi.

ATTENTION, C'EST LA SUITE !...

Ceci est l'extrait de **la seconde partie** du livre 1 du *Tourment des rois*.

Si vous n'avez pas encore lu la première, je vous invite à vous la procurer dès maintenant sur www.editions-hydolia.com

Vous pourrez lire un extrait gratuit, et même commander un exemplaire dédié (avec les marques-pages officiels en cadeau).

Sur ce, je vous souhaite une excellente lecture !

À bientôt,

Gaëtan.

CHAPITRE 9

L'APPEL DE L'ABIME

Le bruit des roues de bois, des fers des chevaux, résonnèrent sur les pavés trempés. Et les vibrations me réveillèrent, une fois de plus. Mes yeux s'ouvrirent à peine, fatigués de la vue lamentable qu'ils subissaient depuis trois jours. Trois longues journées, semblables à l'éternité, au fond de cette cellule roulante et insalubre. Toujours ce même banc de bois, rigide, inflexible, et sa rengaine grinçante et... insupportable. Toujours cette même petite lucarne, avare de lumière mais jamais d'humidité ou de courants d'air. Toujours ces barreaux, stupidement rouillés, à interdire l'accès à un passage de toute façon trop étroit. Toujours ce seau de fer, trop fier de remporter chacun de nos duels de regards, empli des déjections que dans mon humiliation je ne parvenais plus à renier. Toujours ces chaînes, lourdes et tyranniques, dont les cliquetis bavards et incessants me perforaient les tympans. Toujours cette gamelle et cette cuillère, ce duo si sale et si prometteur d'autres repas immangeables. Et que dire de cette sinistre pluie battante qui n'en finissait plus ?

Ornière.

Le chariot entier sursauta et ma tête claqua violemment sur le banc. Dans un juron à peine contenu, je me redressai faiblement.

J'en avais assez. Séquestré entre cauchemars acharnés et réalité accablée, mon esprit ne savait plus où se poser. Trois jours de voyage à travers Hydolia, en absolue captivité, pieds et mains liés, étaient bien suffisants pour me permettre de ressasser les moindres détails de cette folle matinée dans la cité Immaculée. La tension était tombée, mon cœur s'était apaisé, et pourtant demeurait cet étrange sentiment de n'avoir jamais raccroché la réalité.

J'avais trahi mon propre royaume.

J'avais exposé des milliers d'innocents à d'implacables bourreaux. J'avais libéré la vie d'une petite fille, mourante au creux de mes bras, que je n'avais pas su sauver. Je m'étais rendu coupable de fratricide, et sans ciller. J'avais défié toute l'armée hydolienne et versé le sang d'un nombre incalculable de mes soldats. Et pour finir, alors que j'étais résolument décidé à mourir, l'Ombre des rois avait surgi de nulle part et m'avait livré, jeté aux pieds de mon père, au lieu de m'assassiner. Et comment oublier ses larmes, la douleur que j'avais vue dans ses yeux ? Et sa gifle, comme si je m'étais rendu coupable d'un affront personnel ? Finalement, qui était-elle et que me voulait-elle ?

Nouvelle ornière.

Mon crâne s'écrasa cette fois contre la paroi du chariot. Et le seau de fer se renversa. Encore. Dans un réflexe plein d'expérience, je levai les pieds et sauvai mes bottes d'une immonde noyade. Je les posai alors lourdement sur le banc, les chevilles entravées et rongées par leurs fers pesants et rouillés. J'imaginai déjà les railleries de mes geôliers... Car si officiellement j'étais toujours prince d'Hydolia, il y avait longtemps que ces derniers ne m'accordaient plus le moindre égard. On ne me servait plus de la nourriture : on me la jetait.

On ne me regardait plus avec crainte et respect : mais avec mépris et trivialité. Comment aurait-il pu en être autrement ? Mon père lui-même avait ordonné les conditions de ma détention. À bout de forces, je n'avais eu d'autre choix que d'obtempérer, désesparé. Et qu'allait-il se passer à présent ?

Les lois ancestrales étaient formelles : en Hydolia, seule la mort attendait les traitres. Cependant, une autre loi, poussiéreuse, indiquait qu'en aucun cas les descendants de la Reine fondatrice, Hydolia elle-même, ne pouvaient être exécutés, quelle qu'en soit la raison — une règle étrange et rarement invoquée, probablement établie pour que le sang sacré de la dynastie ne soit jamais perdu.

Que déciderait donc mon père ?

Je l'imaginai mal conspirer pour tenter de m'assassiner en secret : son autre fils était mort, j'étais donc son dernier héritier. Il était également très peu probable qu'il conçoive un nouvel enfant : pour cela, il lui aurait fallu une femme couronnée. Seulement, son épouse disparue, Lulia, était toujours reine d'Hydolia malgré les dix-sept années écoulées depuis son départ. Aucune femme n'avait su combler le vide qu'elle avait laissé — et aucune ne semblait même avoir osé. Profondément marqué par une créature que personne n'hésitait à qualifier de *divine* ou de *légalendaire*, le Roi n'avait lui-même jamais su la remplacer. Certaines vipères sifflaient même que si Horden était devenu si cruel et si impitoyable, c'était parce que Lulia lui avait dérobé le cœur pour l'emporter avec elle dans un voyage sans retour.

Même si l'on se risquait à supposer l'existence d'un fils illégitime, il ne pouvait en aucun cas prétendre au trône : c'était une règle inviolable, instaurée par la Reine fondatrice elle-même — probablement pour protéger ses successeuses des maitresses

de leurs maris. Quand bien même, Horden n'aurait su se résoudre à choisir une nouvelle épouse et à braver les hasards de la descendance pour obtenir un fils qu'il n'obtiendrait peut-être plus jamais. En fin de compte, le monarque n'avait pas le choix : il me le ferait payer cher, *très* cher, mais plus jamais il ne pourrait tenter de m'écarter du trône. Malgré les apparences misérables et ma condition de paria méprisé, brillait donc devant moi un dernier espoir.

Ou du moins le pensais-je.

Mon *carrosse* s'arrêta finalement. Absorbé par mes pensées, je n'avais pas prêté attention au peu de décors que je pouvais apercevoir depuis la petite lucarne à barreaux. Mais nous étions bel et bien arrivés. En allongeant le cou, je reconnus la cour de mon château et les écuries. Après quelques minutes d'attente, un des geôliers — borgne, crasseux et à l'embonpoint marqué — pénétra dans ma cellule, un sac de toile beige à la main. Sans manifester la moindre hésitation, il me força à y plonger la tête avant de libérer mes jambes des fers qui les entravaient. Il m'empoigna ensuite le bras et me poussa sans ménagement à l'extérieur. À travers les mailles de la toile, je pus distinguer un rassemblement de soldats qui nous encerclait, comme pour faire barrage à tout public indésirable.

— Vous vous fichez de moi !? m'exclamai-je, furieux. Retirez-moi ce sac ! La plaisanterie a assez duré ! Emmenez-moi auprès du Roi. Sur-le-champ !

— Ordre de Sa Majesté, répondit le geôlier de sa voix rauque. Le Roi refuse de vous voir jusqu'à votre jugement. Je vous emmène aux cachots.

— Aux cachots ?... répétai-je, incrédule. Est-ce là l'ordre que vous avez reçu ?

— Celui-là même.

Il attrapa les chaînes qui me liaient les poignets et me tira pour m'obliger à le suivre. Les soldats autour de nous empêchèrent les curieux d'assister à la scène. Le sac sur la tête ne servait certainement pas qu'à empêcher les bavards et les indiscrets de commenter la marche de la honte du fils royal : non, mon père ne voulait probablement pas me laisser la moindre occasion d'apparaître comme un prince digne et fier — mais plutôt comme un prisonnier de guerre quelconque. C'était un très mauvais signe. Quel intérêt avait-il donc à agir de la sorte ? N'aurait-il pas dû au contraire étouffer l'affaire pour taire le déshonneur qui s'abattait sur son ultime héritier ? Vraiment, je n'avais aucune idée de ce qu'il avait derrière la tête. Pas la moindre. À dire vrai, jamais mon imagination n'aurait pu appréhender la vérité qui se profilait.

Le geôlier me conduisit donc dans les sous-sols de la prison — un vieux bâtiment au nord-ouest de l'enceinte du château, si négligé qu'on aurait pu le croire à l'abandon. Hydolia n'avait jamais eu pour habitude de faire des prisonniers — ou le cas échéant, de les garder bien longtemps. Les cellules m'apparaisaient donc, les unes après les autres, aussi vides qu'elles étaient humides. L'air y était vicié et tout semblait en souffrir : les grosses pierres taillées, les épais barreaux rouillés, les lourds cadenas de fer et les larges anneaux de clés aux tintements inquiétants et résonants... Sans les quelques étroits puits de lumière disséminés ici ou là, l'endroit n'était qu'une prison d'obscurité profonde.

Ma descente en aveugle fut hasardeuse et mes pieds dérapèrent bien des fois dans les escaliers étroits et trempés — ils ne semblaient attendre qu'un faux pas pour me contempler mortellement y trébucher. Nous nous arrê tâmes au premier des deux sous-sols. Après quelques pas plus assurés dans la sombre

allée de cachots, le geôlier me fit entrer dans la première cellule de droite.

Il y a quelqu'un.

Instinctivement, j'avais senti une présence, à défaut de l'apercevoir clairement dans l'obscurité. Assis sur la paille, quelqu'un semblait avoir attendu ma venue. Je ne vis alors rien d'autre qu'une silhouette approximative, mais j'aurais juré qu'elle me dévisageait. Homme ? Femme ? Je n'aurais su le dire...

— Introduisez la clé dans la serrure et laissez-nous.

Un frisson glacial me tétanisa. *Cette voix !... Im... impossible !...* Derrière moi, le geôlier s'exécuta silencieusement et tourna les talons. J'entendis son pas lourd s'éloigner, mais ce n'était pas comme si je l'écoutais. Non... À travers les mailles du sac de toile, mes yeux se plissaient désespérément pour vaincre l'obscurité. Et me confirmer, ou plutôt *m'infirmer*, l'identité de cet être à la présence plus qu'improbable. Et tenter, désespérément, de sauver la notion d'*impossibilité*.

— Je n'ai pas besoin de voir ta tête pour m'imaginer ton visage ahuri, ricana l'apparition en se levant vers moi. Tu ne m'attendais plus sur ton chemin, n'est-ce pas... *grand frère ?*

Kaderian !... Mais aucun son ne sortit de ma bouche. Probablement aucun souffle non plus. Était-ce un autre cauchemar ? Un autre spectre vengeur sorti d'une nouvelle somnolence ténébreuse ? *C'est... c'est forcément ça !... Je l'ai tué... Les morts ne...*

— Eh bien !? s'exclama-t-il, d'un air dément. Aurais-tu toujours peur des fantômes, Hydan !?

Il agrippa alors brutalement le sac de toile et me l'arracha. Dans la violence de son geste, il m'empoigna une mèche de

cheveux au passage et me projeta ainsi contre le mur. Je m'y écrasai de tout mon poids et la pierre m'érafla le crâne. *Ce n'est pas... possible !* m'obstinai-je en serrant les dents de douleur. Ses longs cheveux blonds, son épaisse stature musclée, cet éternel rictus méprisant... C'était pourtant lui. Mes sens, mon instinct, tout en en moi savaient que l'homme en face de moi était Kaderian. Pourtant, mon intelligence ne démordait pas et hurlait à l'aberration... Les mains toujours liées entre elles par les lourdes chaînes, je m'appuyai maladroitement sur mes jambes et me soutins au mur de pierre friable.

— Kaderian... Comment ?...

— *Comment ?* répéta-t-il, amusé. Ça, je n'en sais rien...

— Mon épée t'a transpercé le cœur ! m'écriai-je. Je t'ai vu mourir sous mes yeux ! Ou... ou alors... Non, c'est impossible... Melusy ! C'est ça ? C'est elle qui t'a sauvé ! ? Réponds, Kaderian !

— Ohé..., soupira-t-il, las. Arrête de hurler, tu veux ? À t'entendre, on jurerait que tu es déçu de me revoir en vie...

— Évidemment que je le suis !

Le silence s'abattit brutalement. Froid. Coupable. *Qu'est-ce que je viens de dire ?...* Les mots m'avaient échappé. Je ne pus que constater avec effarement l'horreur de ma propre sincérité. Le visage de Kaderian s'assombrit.

— Et moi qui pensais que c'était la zone qui t'avait rendu fou... Que tu n'étais pas vraiment là, que tu étais absent, perdu dans le flux. Tu ne répondais rien, Hydan... Rien. Tu m'as transpercé comme si je n'existais pas. Tu m'as tué sans la moindre hésitation. Tu m'as méprisé jusqu'au bout, jusqu'à ce que je ferme les yeux. Et je me suis trompé, on dirait : tu étais bel et bien conscient... Je n'arrive pas le croire. Être assassiné

de sang-froid par son propre grand frère... Quel étrange sentiment.

Je détournai les yeux. J'avais longtemps pensé que le lien fraternel qui nous unissait avait été brisé à l'adolescence, mais la lame de la culpabilité m'égratigna néanmoins le cœur. Malgré nos divergences totales et irréversibles, la méfiance et le mépris mutuels, il semblait soudainement subsister un lien indéfectible. Et encombrant.

— J'étais réellement dans la zone..., répliquai-je faiblement, sans le regarder. Tu ne sais pas ce que c'est... Tu m'as toujours jaloué le flux comme si c'était juste un pouvoir de domination absolu. Et puis, ces accusations sonnent tellement faux venant de toi. N'es-tu pas celui qui désirait prendre ma vie et mon trône, caché de tout témoin ? Tu es le premier à avoir voulu ma mort et à avoir brandi l'épée !... Et *toi*, tu n'étais pas dans la zone. Le seul flux qui t'a porté, c'est l'avidité !

— Tais-toi ! Moi j'exécutais un traître, rien de plus.

— Trouve-toi les excuses que tu veux.

Nos regards s'affrontèrent avec dureté. Il me semblait presque apercevoir les adultes froids et criminels que nous étions, tenter d'étouffer les enfants purs et insoucians qu'au fond nous n'avions probablement jamais cessé d'être. Un sentimentalisme mal venu. C'en était insupportable.

— Va-t'en, Kaderian, lâchai-je froidement en marchant vers la paille à côté de lui. Je n'affronterai pas un homme qui ne peut braver son propre reflet dans le miroir. Dors sur tes deux oreilles, *innocent* petit frère. Et laisse en paix le traître que tu as besoin que je sois. Retourne donc jouer les tyrans avec ton père. Ton sort ne me concerne plus.

Pour toute réponse, après un instant d'effarement, le poing de Kaderian s'écrasa sur mon visage dans un grognement de rage.

Surpris et incapable de me défendre, je vins m'étaler de tout mon long sur la paillasse. La douleur hurla dans ma mâchoire, mais un accès de fierté m'imposa le silence. Nos regards se croisèrent de nouveau, mais celui de mon frère fut foudroyant. Une animosité et une fureur sans nom le dévoraient.

— Je te hais pour ça, Hydan !! hurla-t-il, enragé. Même méprisé de tous, crasseux et enchaîné, tu oses encore te pavaner avec ta foutue grandeur ! Toujours à prendre les autres de haut, comme si tu savais tout et que rien ne t'atteignait ! Vingt-sept ans que je supporte tes airs supérieurs... Cette fois-ci, c'est terminé ! *C'est terminé*, Hydan !

Il tourna les talons et claqua violemment la grille de la cellule qu'il verrouilla dans un lourd claquement de métal. Il empoigna les barreaux, les muscles crispés par la fureur.

— Je ne sais pas pourquoi je suis encore en vie..., reprit-il, une expression dangereuse et démente sur son visage. Je ne sais pas si c'est cette trainée de guérisseuse... Je ne sais pas si ce sont ces foutus dieux planqués qui m'ont épargné... Mais ce que je sais, Hydan, c'est qu'important les raisons, je sors de l'ombre et je compte bien tout te prendre. Tout. Ton trône, ton destin, ta vie... Et même cette femme dont tu t'es entichée. Elle va regretter de ne pas m'avoir choisi à ta place ! Personne n'a le droit de me jeter comme elle l'a fait. Personne. *Personne !*

Mon sang ne fit qu'un tour. La grille de la cellule trembla si violemment, qu'un nuage de poussière grisâtre tomba du plafond. Les dents aussi serrées que mes poings sur les lourds barreaux de métal, je sentis le flux embraser en moi une rage sans pareille.

— Un cheveu, Kaderian ! m'écriai-je. Un cheveu... Si tu as le malheur de ne toucher qu'à un cheveu de Khaalina, ce n'est pas la mort qui m'arrêtera ! Quand bien même je finirais au fond

des enfers, brûlé dans le soufre ou noyé dans les larmes de sang... Crois-moi... Je m'emparerai du royaume des morts. Je mettrai chaque démon à mes pieds. Les uns après les autres. Et je trouverai le moyen de parvenir jusqu'à toi, mort ou vivant ! Et je te jure — je te le jure, stupide petit frère ! — qu'il n'y aura pas un endroit dans ce monde ou dans un autre où tu pourras espérer te cacher. Je te tuerai autant de fois qu'il le faudra, mais ni Melusy ni aucun dieu ne se mettra entre toi et moi !

Le métal de mes entraves se fissura, mais ne céda pas. Sans cet état d'épuisement et ces épais barreaux, la tête de Kaderian serait tombée pour de bon. Une puissance inouïe et dévastatrice m'y exhortait. Si la stupéfaction et la peur furent les premières réactions de Kaderian, la provocation les suivit rapidement. Il sourit.

— Tu devrais voir tes yeux, Hydan... Toi qui parles de démons, je n'ai plus aucun doute sur la nature de ton vrai royaume. Profite bien de ta cage, monstre aux yeux rouges... En attendant ton retour aux enfers, c'est le seul endroit pour toi.

Et sur ces mots, il partit, son propre regard embrasé de tout le mépris qu'il me portait.

Dans le silence des heures emprisonnées, la nuit finit lentement par s'installer. La faible lumière solaire s'était éteinte, remplacée timidement par la lueur d'une torche dans l'escalier. J'ignorais si la pluie s'était arrêtée à l'extérieur mais, ce dont j'étais sûr, c'était qu'entre ces murs elle ne semblerait jamais cesser. *Plic*. Le bruit répété, infini, me parvenait de gouttes d'eau qui plongeaient du plafond dans de petites flaques nichées entre les pierres usées. *Plic*. C'était horripilant. *Plic*. Plus je tentais de l'ignorer, et plus il se jouait de ma nervosité. *Plic*...

Allongé sur ma paillasse, les nerfs à vif, je demeurais prisonnier de mon esprit, submergé par tous les scénarios qu'il élaborait. Il lui fallait, il *devait*, trouver un sens, n'importe lequel, à la prétendue *résurrection* de Kaderian. Mais pas seulement : au-delà des actes mystérieux et passés, l'avenir l'obsédait, le rongait également. *Mon* avenir. Si toutefois il m'en restait un. La mort de mon frère m'avait pourtant laissé un ultime espoir, espoir qu'il avait finalement brisé de ses propres mains. Que pouvaient donc encore importer les scénarios ? L'histoire prenait fin ! Les dés étaient jetés ! Et la partie... était terminée.

C'est fini.

Après une lutte longue et désespérée contre l'évidence, j'abdiquais. Le découragement m'envahissait, la colère et la tristesse m'inondaient. Je sentis que tout en moi lâchait prise sur l'extérieur, pour se crispier à l'intérieur. Ma poitrine se serra, les larmes perlèrent et je me sentis perdre la bataille dans le déshonneur le plus total. Mon frère en vie, le Roi n'avait plus besoin de moi pour lui succéder. Pire encore, Kaderian lui avait forcément fait part de mon fratricide manqué : un péché impardonnable qui s'ajouterait à toutes ses raisons de m'écarter du trône. Le Roi devait d'ailleurs déjà avoir trouvé le moyen de se débarrasser de moi. Définitivement. Et plus j'y pensais, plus mes yeux restaient fixés, hypnotisés, sur le couloir plongé dans l'obscurité : paranoïa ou lucidité, je m'attendais nerveusement à voir luire la lame d'un bourreau secrètement engagé.

Je vais me faire tuer.

Je ressentis mon propre corps questionner ses instincts sans savoir si pour sa survie il devait veiller ou, au contraire, s'il pouvait s'abandonner à un sommeil résigné. Il était désarmé, désorienté, et la fatigue le submergeait, inondant au fond de lui

les dernières braises d'une ancienne flamme de vie. Au comble de l'humiliation, j'en vins presque à être rassuré de ne plus avoir à me battre pour exister. Après tout, il n'y avait plus de solutions, plus d'issues : libéré des décisions, ma vie ne m'appartenait plus...

— Vous tueriez le Roi ?

Mes pensées se turent soudainement. Interdit, je m'assis et pris un instant pour déterminer la direction d'où venait la voix.

— Il... il y a quelqu'un ici ? Où êtes-vous ?

— Dans la cellule d'à côté...

La voix était masculine et monocorde, lasse. Demeurait-il donc un prisonnier en ces lieux lugubres ? Avait-il entendu tout le secret de ma querelle avec Kaderian ? Je tâchai de me remémorer le registre de la prison — chose aisée, puisque personne n'y restait bien longtemps. Il n'y avait qu'un seul prisonnier enregistré, et c'était moi qui avais signé son entrée.

— Vous êtes... le meurtrier du faubourg est ? Ulonn...

— Honoré d'avoir une place dans votre mémoire, Messire Prince déchu...

Cet homme n'était pas n'importe qui. En quelques mois, il avait massacré non moins de sept familles bourgeoises : hommes, femmes et enfants avaient été retrouvés sans vie, mutilés d'abominables façons. Son gout pour la torture et le châtiment ne faisait aucun doute — il se vantait lui-même de leur avoir donné ce qu'ils *méritaient*. J'avais moi-même organisé sa traque en déployant plusieurs hommes de confiance dans le faubourg est. À force de patience, ils avaient fini par le piéger et me l'amener au château pieds et mains liés. Heliott et moi-même avions jugé son état psychologique trop préoccupant pour le relâcher un jour dans la nature : Ulonn était un vrai danger pour l'humanité, ne tuant que par lubie et ne justifiant ses actes que

par des pensées incohérentes et insensées. La question de la peine de mort s'était posée, mais mon maître et moi-même étions toujours réticents à l'idée de prendre une vie à seule fin de sécuriser ou de *nettoyer* la société. D'un autre côté, la prison à perpétuité, en particulier dans *cette* prison, était bel et bien une forme de cruauté : la folie et la maladie se tapissaient dans l'ombre, attendant patiemment que leurs proies se brisent pour les dévorer inexorablement.

Ainsi, le jugement final d'Ulonn avait été temporairement repoussé pour nous laisser entrevoir un autre choix. Malheureusement, la tempête qui s'était abattue sur le royaume nous avait interrompus, ainsi que la fête d'Hydolia et la bataille d'Ildhor qui la suivirent. À présent, sans Heliott et moi-même pour juger, mon père ne s'encombrerait jamais de ce prisonnier : un bourreau viendrait sans doute l'occire dans le silence et l'abandon de sa cellule. Et à dire vrai, cela ne m'importait plus désormais.

— Vous avez vraiment essayé de tuer votre frère ?

L'aplomb de ses questions m'interpela. Rien ne m'obligeait à lui répondre, mais mon éternelle curiosité fut piquée : quel genre de conversation pouvait-on entretenir avec un psychopathe sur son terrain de prédilection ?

— Oui..., répondis-je, néanmoins méfiant. Et je n'ai pas fait qu'essayer. Il n'était pas censé se relever après avoir eu le cœur transpercé de mon épée.

— Vous l'avez raté, en somme...

— Je sais assez bien où se trouve le cœur chez un être humain, répliquai-je sèchement.

— Alors il faut croire que vous avez de sacrés bons médecins, vous, les nobliaux...

— Ne vous fichez pas de moi.

— Donc, vous l’avez raté.

— Taisez-vous.

Il m’agaçait. Comme tous ceux qui, à partir de deux ou trois connaissances acquises par mégarde, pensent détenir les clés de toutes les vérités du monde. Si l’univers était si simple à appréhender, l’humanité ne serait pas ainsi en train de dériver. Il y avait par ailleurs quelque chose de hautain dans les répliques du meurtrier, une forme de lasse supériorité qui m’horripilait.

— Vous devez être un sacré monstre pour tenter d’assassiner votre propre frère..., reprit-il sur le même ton.

Me provoquait-il ?

— Je ne veux pas entendre cela d’un homme qui tue femmes et enfants selon son bon plaisir et sans noble intention.

— Noble intention ? C’est ce qu’il faut pour pouvoir tuer un être humain ? Si c’est le cas, ces bourgeois étaient trop arrogants : ils me regardaient avec mépris — certains m’ont même insulté ! Oui ! C’est ça ! C’était une *noble* intention ! J’ai défendu mon honneur, en réalité ! Vous faites ce genre de choses, vous, les gens d’en haut ! Hein !? L’honneur, c’est noble !? Non ? Non !?

Un rire fou et inquiétant lui échappa et son écho résonna longuement dans les cachots. Un violent sentiment de malaise m’oppressa alors : son aura pernicieuse et vibrante de folie furieuse semblait pénétrer l’épais mur de pierre dans le seul but de m’étouffer. Le ton d’Ulonn n’exprimait en effet plus aucune lassitude, bien au contraire : l’homme était comme possédé par une intense exaltation, une euphorie malsaine et dangereuse. Cela lui conféra un instant une détestable domination psychologique, que je m’empressai de chercher à compenser :

— Ne me faites pas rire, répondis-je avec froideur, dissimulant le trouble que me procurait sa folie. C’est bien là la

réplique de ceux qui confondent l'honneur et l'égo. Si vous aviez la moindre idée de ce dont vous parlez, vous sauriez qu'un homme ne peut voir son honneur se briser que sous le poids de ses propres actes : en se trahissant lui-même, ses convictions, en cédant à la lâcheté, en répandant une souffrance injustifiée autour de lui... Ceux qui pensent encore que l'honneur peut être brisé par d'autres — par des insultes ou des humiliations — devraient au moins se poser la question « Qu'est-ce que l'honneur ? » Et par là même démasquer les agissements crapuleux de leurs égos démesurés. Il n'y a pas d'honneur sans humilité. En aucun cas, il ne peut servir à justifier ou encenser les abominations que vous avez perpétrées.

— Peuh..., cracha-t-il, méprisant. Au moins *moi*, je n'ai pas tué un membre de ma propre famille...

— Oh ? fis-je, sombrement amusé. Je suis surpris qu'on puisse garder un soupçon d'éthique après avoir torturé tant d'enfants innocents.

— La famille, c'est sacré.

— Connerie. Si vous étiez né dans *ma* famille, vous comprendriez que les liens du sang n'ont rien de sacré. Sans lien subtil et sans amour, une famille n'est qu'une meute dégénérée d'êtres qui n'ont rien à faire ensemble.

— Oh, quelle froideur... Mais vous aimez bien ça, vous, les nobliaux : justifier tous vos crimes par de belles philosophies que vous êtes les seuls à comprendre.

— Alors, je vais vous expliquer cela très clairement. J'ai tué mon frère pour mettre fin au massacre de milliers d'innocents. J'ai tué mon frère pour m'assurer que sa folie meurtrière ne mutile plus jamais l'humanité. J'ai tué mon frère pour protéger le monde de l'idée qu'il se fait de la royauté. Et enfin, j'ai tué mon frère pour qu'il ne me tue pas lui-même. Et même si je suis

conscient qu'une morale acquise du plus grand nombre est contre moi, et même en avouant tout le mal que j'ai à assumer ce péché... Je ne le regrette pas. Absolument pas.

— Quand bien même...

— On utilise trop souvent le sacré pour dissimuler la lâcheté, l'interrompis-je fermement. Mais au pied du mur de la Nécessité, ne demeurent que de vaines moralités.

— Oh ?... Intéressant... Intéressant ! s'exclama-t-il, pris d'un nouveau rire fou. Messire Juge crache sur la morale ! Et en rimes, s'il vous plait ! N'êtes-vous donc pas censé la respecter ? La représenter même ? La faire appliquer coûte que coûte ?

— On n'applique pas la morale : on la vit. Appliquer ce qu'on ne conçoit pas clairement revient à se soumettre à un esclavagisme mental. Ce n'est pas cela, *respecter la morale*. Regardez le peuple d'Hydolia : il est entièrement soumis à un roi, et il ne le respecte pas pour autant. Les habitants jouent le jeu du monarque et celui de ses ancêtres depuis des centaines d'années ; ils suivent les règles royales, par peur ou par inconscience alors qu'ils pourraient prendre leur destin en mains et sortir du joug de tyrans abjects. C'est la même chose pour la morale : s'y soumettre, ce n'est pas la respecter. C'est abdiquer. C'est laisser un autre dominer vos pensées, diriger vos actes et faire de vous ce qu'il veut que vous soyez. Et les vrais responsables, c'est vous : vous laissez faire. Votre vie, votre idée, sont sous votre responsabilité. Et puis, la morale change tout le temps : elle est culturelle, familiale, et surtout : individuelle. Quoi qu'on en dise, il n'y a *pas* de morale universelle. Si vous obéissez à une morale sans la comprendre, sans comprendre le but de son existence, ce n'est qu'un esclavagisme déguisé. Appréhender, concevoir et contrôler sa propre morale, c'est maîtriser son développement existentiel en

redéfinissant soi-même ses propres limites. C'est probablement là toute la beauté et toute la tragédie de l'expérience humaine.

— Je peine à vous suivre, Messire Philosophe, mais dois-je comprendre que chacun devrait faire ce qu'il lui plaît ?

— Pas ce qu'il lui plaît. Ce qui lui semble juste et sensé. Vivre avec intention, vivre en tant qu'idée. Malheureusement, nous finissons presque tous par succomber à nos peurs, ce qui ne construit finalement que d'horifiantes morales qu'on se plaît à justifier vainement pour ne pas affronter nos reflets désespérés dans le miroir.

— Eh bien ? Que proposez-vous alors, Messire Prophète ? Avec ces belles idées, la situation ne devient-elle pas elle-même désespérée ?

— L'Évolution. C'est le seul moyen d'abolir la souffrance humaine. Toute souffrance non salvatrice est la marque de notre imperfection : tendre vers l'aboutissement de l'espèce humaine est le seul moyen de sauver le monde.

— De sauver le monde ? ricana le détenu. Rien que ça ? Et qui va s'en charger ? Vous, Messire Prisonnier ?... Du fond de votre royale cellule ?

Cet ultime mépris me fit l'effet d'une gifle. Ulonn avait raison : j'étais bel et bien *prisonnier*. Pas seulement de sombres barreaux et de lourdes pierres : j'étais désormais captif sous les décombres d'un destin brisé. L'espace d'un instant, enivré d'un débat qui secrètement me passionnait, mon sort maudit s'était fait oublier. Et la réalité me rattrapait. Accablante. M'autosatisfaire de belles pensées sur l'honneur et la morale résonnait comme une attitude de mauvais perdant.

Un petit rire triste m'échappa. Qui étais-je donc pour juger l'égo d'Ulonn ? Le mien ne venait-il pas de sauter sur la première occasion de briller à nouveau ? Inconsciemment,

j'avais tenté d'écraser le tueur en série sous le poids d'une prétendue supériorité intellectuelle et évolutive. Mais au fond, n'avais-je pas simplement tenté de le dévorer pour survivre à mon désespoir ? N'était-il pas qu'une proie facile pour mon égo à l'agonie ? Étais-je tombé aussi bas ? Suffisamment pour réveiller l'ombre d'une vantardise désespérée ?

Oui.

Après plusieurs jours à appréhender sans admettre, je réalisai pour la première fois la profondeur infinie de l'abîme dans lequel je m'étais jeté. Et ma chute était loin d'être terminée. « Ce n'est pas fini ! » était l'exclamation résolue que j'aurais voulu répondre, comme une pulsion de survie, les premières notes d'un chant du cygne montant du plus profond de l'abîme, mais...

— Vous tueriez le Roi ?

Mon sang se glaça.

— Pour... pourquoi me demandez-vous cela ?

— Oh ! je ne sais pas..., me provoqua-t-il. Vous aviez de grands et nobles projets et votre frère était sur le passage... Certes, vous n'êtes pas aussi bon à l'épée qu'on le dit, mais... c'est l'intention qui compte, non ?

— Pour qui me prenez-vous ?...

— Cessez de tourner autour du pot, Messire Grand Homme ! soupira Ulonn, de nouveau complètement las. C'était nécessaire, non ? « Au pied du mur de la Nécessité ne demeurent que de vaines moralités. » C'est de vous, non ? Vous avez jugé nécessaire de tuer votre frère, alors vous l'avez fait. C'est immoral pour la plupart des gens, mais tout à fait acceptable dans votre code moral, non ?

— Taisez-vous !...

— Alors, pourquoi ne pas tuer votre père ? Vous êtes un habitué de la zone, non ? Ce doit être pratique d'avoir un flux

qui vous pousse à perpétrer les pires monstruosités tout en protégeant votre conscience, non ? Mais peut-être un peu simple, non ? Tout ce que votre conscience n'assume pas, le flux vous le fait pour vous... non ?

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous sous-entendez, Ulonn ? dis-je faiblement, ébranlé. Que je suis comme vous ? Que prendre une vie ne m'importe pas ? Détrompez-vous !... Je n'ai rien à voir avec un désaxé de la pire espèce !

— Cela vous rassurerait, n'est-ce pas ? Mais à la toute fin, est-ce vraiment si important ? Même du fond de ma cellule, il est évident que le seul moyen de réaliser vos souhaits est de détruire ce qu'il reste de votre famille. Pour l'avenir de l'humanité ! C'est ça votre credo, non ? Messire Sauveur ? Et si vous ne le faites pas, que se passera-t-il ? Adieu le trône ? Adieu les espoirs ? Adieu l'Évolution ?...

— Je...

— « On utilise trop souvent le sacré pour dissimuler la lâcheté. » Vous allez vraiment utiliser le lien familial que vous avez dénigré il y a quelques minutes pour fuir vos responsabilités ? Oh ! votre égo pourra se vanter ! « Moi, moi je ne suis pas un homme qui tue son père, moi ! » Mais qu'en sera-t-il de votre honneur ? Vous avez la possibilité de changer le monde, et vous allez laisser périr l'humanité pour une morale qui n'est pas la vôtre ? Vous allez abdiquer ? Vous soumettre à une morale populaire encombrante sous prétexte que vous n'êtes pas capable d'assumer vos convictions ? Vous protéger derrière une morale facile pour fuir les difficultés de la destinée ? « Un homme ne peut voir son honneur se briser que sous le poids de ses propres actes : en se trahissant lui-même, ses convictions, en cédant à la lâcheté. » C'est si simple de prononcer de belles paroles, de se pavaner avec un égo démesuré... Agir et

accomplir, c'est tellement plus compliqué, n'est-ce pas Messire Vanité ?

— Tai... taisez-vous... Fichez-moi la paix...

— Peuh ! Regardez-vous... Vous avez bien mérité votre place dans un cachot. Cracher sur un destin pareil, c'est si criminel...

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Taisez-vous ! *TAISEZ-VOUS !* hurlai-je la tête dans les mains, au bord de la rupture. Il est trop tard !... Tout est perdu, vous m'entendez !? Et je... Non... Non ! Vous ne m'aurez pas ! Espèce de sadique... Comment osez-vous ?... Comment osez-vous pénétrer mon esprit !? Vous ne savez rien de moi... Vous ne savez pas ce que c'est... qu'être moi...

Ulonn avait réussi. Son jeu pervers m'avait finalement brisé. Tout avait été retourné contre moi, il avait usé de sa propre folie pour me refléter ma propre personnalité. Un flux d'émotions refoulées, insoupçonnées, s'éveilla en moi et m'enveloppa de désespoir. C'était comme si le fardeau oublié que je portais depuis la naissance, scellé au fond de ma conscience, se révélait entièrement pour s'écraser de tout son poids sur mes épaules de vanité.

— « Je n'affronterai pas un homme qui ne peut braver son propre reflet dans le miroir. » C'est bien ce que vous avez dit à votre frère, n'est-ce pas, Messire Lâcheté ?

De nouvelles heures passèrent. Ou... des minutes, peut-être. Ulonn s'était tu, me laissant en proie à tous mes démons, ces peurs et ces conflits exaltés qu'il s'était plu à réveiller. Un simulacre de fierté m'avait poussé à étouffer mes larmes et mes cris dans un silence oppressant qui me brûlait les poumons. Et puis j'avais fini par m'endormir, sans même m'en rendre

compte. Toutes mes pensées entremêlées, mes émotions bouleversées, tout n'était plus que tourments et je n'étais plus en mesure, plus un seul instant, d'affronter l'horreur de ma réalité. Au fil des ans, je m'étais créé une image de prince noble et idéaliste et j'avais fini par y croire moi-même. Mais au fond, j'étais toujours le même : un enfant incertain, impulsif, que les grandes conceptions philosophiques des adultes ne peuvent atteindre. Je ne savais plus ce que j'étais, *qui* j'étais. N'étais-je qu'un usurpateur ? Un héros monté de toute pièce par mon esprit d'enfant, enivré de contes de fées aux princes flamboyants ? Étais-je ce vantard aux belles philosophies et à l'incapacité de les porter ? Étais-je ce lâche qui ne se résolvait à agir que sous l'effet d'un mystérieux flux embrasé ? Qu'avais-je tenté de sauver en Ilidhor ? Les habitants, ou cette image fragile que je voulais de moi ? Étais-je cette somme de sombres instincts que matérialisait la zone ? Étais-je le héros de l'Évolution qu'espérait Hodanir ? Ce prince séduisant et ténébreux que Khaalina dévorait des yeux ? Pouvais-je être à la fois un idéaliste étincelant, et à la fois un démon obscur capable de décimer toute une armée ?

Qui suis-je ?

Et... que dois-je faire ? Que pouvais-je *encore* faire ? Y avait-il une issue, un dénouement alternatif à ce destin avorté ? De là où je me tenais, une pensée n'avait pourtant pas changé.

Je n'ai plus aucun pouvoir.

Plus rien ne dépendait moi : tout était entre les mains du Roi. Emprisonné, sans arme et sans soutien, je ne pouvais qu'attendre que le jour se lève et que les ténèbres enfin soient chassées. En cet avenir incertain, aux scénarios multiples et imprévisibles, demeurait néanmoins une constante, bien qu'elle ne soit en rien rassurante : mon père tenterait de me tuer, et il y parviendrait si

je ne me résolvais pas à changer. Je devais devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un capable d'assumer son idée de naissance et de tout lui donner. Peut-être n'y avait-il plus de place pour l'honneur et la morale... Plus de place pour l'hésitation et l'indécision... Plus de place pour un roi de trop en Hydolia... Plus de place pour un frère incontrôlable... Et plus de place pour un père implacable. Oui... Deux vies sacrifiées à l'Évolution... Était-ce donc si cher à payer ?..

— Hydan ?..

Douloureusement, je m'appuyai sur mes bras tremblants pour me redresser. J'étais persuadé d'avoir entendu mon nom, mais enfoncé si loin dans ma somnolence tourmentée, l'intonation de la voix m'avait échappé. Je tournai lentement la tête vers la grille de la cellule et ouvris difficilement les yeux, ébloui par l'éclat dansant d'une torche enflammée.

— Alors c'est dans ces ténèbres qu'ils vous ont jeté..

Une silhouette familière la brandissait et se tenait ainsi dans la semi-obscurité. Une longue robe bouffante, d'un rouge foncé, des bras et des épaules nus, une longue chevelure dorée et déployée, illuminée par la flamme jaune-orangé. Même si j'étais encore nébuleux, je ressentis sans mal le charisme fascinant qui se dégageait de cette apparition. Trop mal, déshydraté, affamé, tourmenté... mes sens me trahissaient, mais...

— M... Mère ?..

L'apparition eut une geste de recul, puis mit une main sur ses hanches avant de se pencher en avant, comme scandalisée :

— Han ! Et moi qui me sentais d'humeur romantique...
Merci ! Je vais beaucoup mieux, cher ténébreux !

— Khaalina !

Effaré, mon corps se leva spontanément et mes chaînes tintèrent alors que je m'approchais en claudiquant de l'inespérée

demoiselle. Je voulus prononcer quelques mots, mais sa mine désapprobatrice — faussement désapprobatrice — me plongea dans l’embarras. Et il y avait de quoi...

— Khaalina..., commençai-je hasardeusement. Je...

— *Suis désolé ?* m’interrompit-elle, jouant avec ma culpabilité. Vous pouvez, oui !

— C’est..., souris-je. Comment dire... Embarrassant. *Très*, embarrassant. J’ai probablement perdu l’esprit bien plus que je ne l’imaginais...

— Pensez-vous à votre mère ? demanda-t-elle plus sérieuse, attentive.

— Non... Non, pas le moins du monde. Je ne sais pas pourquoi...

Mais je savais très bien pourquoi. Il ne m’avait pas fallu longtemps pour comprendre qu’inconsciemment, j’étais tombé tellement bas que ma fierté s’était résignée à l’attente d’une quelconque forme de protection. Un enfant hurlant après sa mère au cœur d’une nuit cauchemardesque : l’humiliation que subissait mon égo n’avait plus de limites. Cependant, Khaalina me sourit et quelque chose en moi se ranima soudainement. Ayant perdu toute confiance en mon propre jugement et mes propres émotions, je ne pus m’empêcher de demander :

— Il s’est passé tellement de choses... Êtes-vous vraiment là, Khaalina ? Ou est-ce un rêve parmi tous ces cauchemars ?

— Si vous rêviez, sourit-elle, ma robe serait plus jolie... Regardez comme elle s’effile ! Et je ne suis guère coiffée... Et c’est sans compter ces cernes qui me tombent jusqu’aux épaules !

— Le sommeil vous fuirait-il ?

— Quelqu’un à qui je tiens se battait si loin... Comment aurais-je pu m’assoupir un seul instant ? Et, soit dit en passant,

vous auriez d'abord dû me dire que vous me trouviez ravissante et que mes cernes n'étaient qu'imaginaires !

Je ris de bon cœur, pour la première fois depuis des jours. Ne serait-ce que pour cette émotion, je lui en étais déjà profondément reconnaissant.

— Vous raison, Khaalina, rectifiai-je alors avec un sourire amusé. Vous êtes éblouissante.

— Hmm... Moui... Non, ça n'a plus le même effet maintenant... Tant pis...

Elle haussa les épaules et me défia tendrement, mais fermement, de son regard illuminé. Je le soutins quelques secondes, mais la demoiselle n'aurait perdu cette douce bataille pour rien au monde. J'enchainai :

— Que faites-vous ici, Khaalina ? Comment avez-vous fait pour entrer ? La prison est interdite au public et je doute que le geôlier...

— Oh ! le geôlier n'a opposé que peu de résistance..., m'interrompit-elle non sans un air de petite fille fière d'une énorme bêtise.

— *Que peu de résistance* ? répétai-je, abasourdi. Que voulez-vous dire ? Vous ne l'avez quand même pas assommé ? Ou joué de votre séduction pour le désarmer ?

— Hmm... Je me demande quelle version vous préféreriez...

— Probablement aucune !

— Tant mieux ! s'exclama-t-elle avec un grand sourire. Ce sont les deux ! Séduction... et puis coup sur le crâne. Bim ! (elle mimait le geste avec la torche brûlante) Classique...

— *Classique* ? Seulement dans les romans !

— Oh ! Mais nos lectures nous construisent, mon jeune prince ! répliqua-t-elle en imitant la vieille voix d'Heliott.

Nous éclatâmes de rire. Je n'avais décidément pas menti : Khaalina était éblouissante. Bien sûr elle était belle, divine et merveilleuse. Bien sûr elle était intelligente, drôle et audacieuse... Mais au-delà de toutes ces qualités, il y avait en elle cette lumière incroyable qui par un seul sourire me lavait de mes ténèbres impitoyables.

Et ce sourire, je m'y perdis un instant...

Même au fond de l'abîme, à la lumière de Khaalina l'obscurité n'avait plus rien d'effrayant. C'était une étrange impression... Comment décrire ce sentiment ? C'était comme si le poids de mes fautes et de mes pensées ne pesait plus. Comme si... quoi qu'il puisse m'arriver, et aussi profondes que puissent être les abysses de ma destinée, tant que je serais en mesure d'apercevoir ce sourire, mon cœur en demeurerait éternellement contenté. Tout au long de ma vie, bien des gens m'ont accusé, m'ont condamné même, d'avoir tellement sacrifié à l'idée d'Évolution ; mais ils ne se doutaient pas un seul instant de tout ce que j'aurais sacrifié pour la femme qui se tenait à mes côtés...

Bien sûr, notre rencontre n'était que toute récente et, bien sûr, j'ignorais encore tant de choses sur cette *Demoiselle Khaalina*, mais... qu'importait ? Qu'importait son passé, son avenir ? Et les miens ? Car en ce présent, ne demeurerait que cette étrange et divine connexion — et c'était tellement suffisant ! Je me sentais à la fois si léger, et à la fois si stupide d'avoir été, ne serait-ce qu'un seul jour, inquiet ou tourmenté. Je n'avais plus besoin de sens, je n'avais plus besoin de rien. Toute l'importance de ma destinée ne semblait plus qu'un songe lointain, un cauchemar empli de futilités insensées...

Sans doute pourrais-je encore m'égarer des heures au sujet de la belle Khaalina, mais à la toute fin je suis trop médiocre

écrivain pour exprimer toute la chaleur et tout le bonheur qui m'inondaient lorsque j'étais à ses côtés...

— Aladjin m'a tout raconté, reprit soudainement Khaalina, plus grave. C'est un miracle que vous soyez toujours en vie...

Je sentis mon sourire s'effacer. Je déglutis. Jusqu'à quel point savait-elle ? Qu'avait-elle bien pu entendre à mon sujet ? Et... que pensait-elle encore de moi ?

— Beaucoup de choses sont arrivées, Khaalina, m'essayai-je alors, sans toutefois pouvoir la regarder. L'histoire est longue et, croyez-moi, elle n'a rien d'un conte de fées...

— Racontez-moi.

Je relevai les yeux, puis fixai les siens. Je sentis la détermination presque suppliante luire dans son regard. Avait-elle seulement idée de ce qu'elle me demandait ?

— Khaalina, je... Écoutez...

— Je sais, dit-elle en posant une main sur ma joue. Je sais, Hydan. Tout ce que je veux, ce sont vos sentiments, vos émotions. Vous êtes le seul à pouvoir raconter cette histoire... *Votre* histoire. J'ai senti votre désespoir bien avant de vous apercevoir dans la cour, cet après-midi. Vous êtes un homme bon, c'est pourquoi je ne peux pas croire ce que le monde a vu, ce qu'il raconte et les mensonges éhontés que répand votre frère pour vous humilier.

Ma propre main saisit la sienne et la serra contre ma joue. Quelque chose en moi s'effondrait, un bonheur triste jaillissait de ce simple geste de tendresse.

— J'ai bien peur que tout soit vrai, Khaalina, avouai-je alors. Mes actes ont été...

— Je connais vos actes, Hydan ! m'interrompt-elle. Et je ne suis pas juge... Ce sont vos intentions, vos émotions que je suis venue recueillir... Je vous en prie, ne sombrez pas seul dans

votre tragédie. Aussi inutile que je puisse être, je suis à vos côtés, Mon Prince. Alors, ouvrez-moi votre cœur, Hydan... Je vous en conjure...

Un puissant sanglot monta en moi. Le souffle coupé, j'eus toutes les peines du monde à la refréner... Ne pleure pas... Ne pleure pas, imbécile !... Quelle image... Quelle image vas-tu lui donner !?... Tu es au-dessus des hommes, tu es un prince !... Bon... bon sang !... Mais mon accès de fierté masculine ne tint pas, et le refoulement me fit vaciller. Un violent vertige me saisit et je vins m'écrouler au sol, impuissant.

— Hydan !

— Ça... Ça va..., la rassurai-je tout en me hissant sur mes bras, pour m'asseoir contre le mur près de la grille.

Khaalina ne perdit rien de mon mouvement et s'agenouilla à mes côtés. À travers les barreaux de fer, elle tendit une nouvelle fois sa main et caressa mon front avant de descendre le long de ma joue.

— Vous êtes à bout... Hydan... Mais à quand remonte donc votre dernier repas ?

— Je... Je ne sais plus, avouai-je en appuyant la tête derrière moi, les yeux fermés. J'ai perdu la notion du temps. J'ignore quel jour nous sommes, ou l'heure qu'il peut bien être. J'ai l'impression de perdre la raison...

— L'aube se lèvera dans deux heures, m'informa Khaalina, le regard inquiet. Quatre jours se seront alors écoulés depuis la tragédie d'Ilidhor.

— Quatre jours..., répétai-je sans toute fois le réaliser.

— Restez assis, Mon Prince, dit-elle en se relevant soudainement. Je vais vous trouver quelque chose à boire et à manger.

— Non, Khaalina ! Attendez ! Cela fait partie du jeu du Roi : c'est une forme de torture. Il attend probablement que je craque et finisse par me repentir. Si vous intervenez...

— Mais vous repentir de quoi !? s'exclama-t-elle avec un début de colère triste. Non ! C'en est assez. Il ne me fait pas peur ! Ni lui ni personne. Je serai vite de retour.

— S'il l'apprend, vous serez en danger, Khaalina ! Je vous en conjure, oubliez cette...

— Je me ris du danger, Hydan ! répliqua-t-elle avec une arrogance forcée, alors que sa voix résonnait déjà dans l'escalier.

Ma tête s'appuya de nouveau contre le mur derrière moi. Je soupirai. Malgré mes réticences, je mourrais réellement de faim. De soif, aussi. Et j'avais mal... partout. Les muscles endoloris par le manque d'exercice et les entraves pesantes à chaque membre, j'aurais payé cher pour pouvoir ne serait-ce que m'étirer ou me défouler à l'épée. La moindre émotion suffisait à me donner le vertige, la moindre danse d'une flamme, à m'étourdir. La venue de Khaalina ne m'avait pas seulement réchauffé l'âme et le cœur, elle avait aussi mis en lumière mon sinistre et pitoyable état.

Et je détestais cela.

Dire que j'étais à deux doigts d'éclater en sanglots... Mais quelle image suis-je donc en train de lui donner ? J'ouvris soudainement les yeux, comme saisi d'une illumination.

Image.

Et voilà que je recommençais. Pourquoi m'obstinais-je autant à donner une image de moi ? Qu'est-ce que cela m'apportait ? De quoi avais-je peur en vivant ce que j'étais vraiment ?... Et justement : qu'étais-je encore réellement ? Parmi tous les reflets, tous les masques que je portais, avais-je encore une réalité ? Était-elle enfouie, étouffée sous toutes ses images

mensongères ? Ou au contraire, étais-je simplement la somme de tous ces portraits ? Et si Ulonn avait raison ? Et si le flux révélait vraiment les tréfonds de mon cœur, de mes intentions ? Et si la zone était cet état de conscience, cet endroit caché en moi, où j'étais enfin... moi ? N'était-elle que le reflet de mes ambitions profondes ? *Mes ambitions profondes ? Mon idée... mon idée de naissance !* Les paroles d'Hodanir me revinrent... Et si c'était si simple ? Et si au lieu de jurer allégeance à des lubies intellectualisées, je m'en remettai simplement et pleinement à l'idée qui m'animait ? Devais-je ainsi choisir entre un esprit d'une belle complexité et un cœur brulant à la terrible destinée ? Et...

— Voici la réserve personnelle du geôlier, Mon Prince !

Khaalina réapparut soudainement et déposa délicatement son butin à mes côtés — une petite cruche d'eau, une autre de vin, ainsi que du pain, de la viande séchée et une belle pomme verte.

— Je vois à votre regard que vous n'approuvez guère..., fit-elle avec un petit sourire moqueur. N'ayez crainte : j'ai laissé à votre hôte suffisamment de pièces d'or pour passer les prochains jours à s'empiffrer sans retenue !

J'eus un petit rire. Khaalina avait beau n'en faire qu'à sa tête, ses accès d'audace ne manquaient pas d'élégance.

— Merci, tendre voleuse, répondis-je en attrapant le godet qu'elle me tendait.

— Je vous en prie...

Elle s'installa à mes côtés, s'appuya à la grille de la cellule, et se servit un peu de vin. Alors que je ne faisais qu'une bouchée de mon inespéré festin, elle patienta avec silence et bienveillance. J'avais du mal à quitter son profil du regard : j'avais en effet l'étrange impression qu'elle était heureuse. Un petit sourire ne la quittait jamais et ses belles paupières se

fermaient légèrement, comme pour trahir l'émergence d'une paix intérieure temporaire, mais réconfortante. J'eus la prétention de croire que je n'y étais pas pour rien, et sa plénitude m'envahit alors. En pleine résonance, mon temps venait de s'arrêter... Et comme j'aurais aimé qu'il puisse le rester.

— Êtes-vous rassasié ? me demanda-t-elle en souriant, alors que je posais le trognon de ma pomme sur le sol.

— Oui, je revis, répondis-je en souriant à mon tour. Merci...

— Mais cessez donc de me remercier ! s'exclama-t-elle entre reproche et amusement. Il n'y a vraiment pas de quoi. Hmm..., ajouta-t-elle pourtant en simulant la réflexion. Quoique si vous vouliez vraiment me remercier, vous pourriez me raconter votre histoire. Et je veux tout savoir...

J'acquiesçai d'un hochement de tête. L'exercice ne s'annonçait pas évident, mais une partie de moi semblait pourtant l'avoir attendu. Ainsi, après un instant de réflexion à me demander par où je pouvais bien commencer, j'amorçai finalement mon étrange récit...

Il ne fut pas très différent de celui que j'ai déjà conté. Toutefois, mes émotions étaient encore vives et je manquais de recul — et de tellement de réponses, aussi. À de nombreux instants, ma narration fut entrecoupée de silences, lourds de souvenirs et d'émotions brûlantes. Si ressasser les idées et les réminiscences pendant ces jours solitaires n'avait été que souffrance, les extérioriser me procura au contraire un étrange soulagement. Khaalina m'écoutait d'ailleurs attentivement et ne semblait perdre aucun de mes mots, comme aucun de mes silences. Je me forçai à la plus grande objectivité, même s'il fallait bien avouer qu'anticiper l'impact de mes vérités sur mon auditrice m'effrayait parfois grandement. Pourtant, son visage, si expressif à certains instants, ne sembla jamais me refléter le

moindre dégoût, la moindre horreur, ou pire encore, la moindre pitié. J'en étais véritablement soulagé, puis vint enfin la conclusion de ma ténébreuse épopée.

— D'après vous, pourquoi l'Ombre des rois vous a-t-elle livré à votre père ?

Je pris une gorgée de vin et fit tourner pensivement le reste du liquide au fond du godet. En racontant mon histoire à Khaalina, une idée avait soudainement jailli :

— Je pense... Je pense que l'Ombre des rois a cherché à me sauver la vie.

Le visage de Khaalina s'illumina :

— Vraiment ? Comment en êtes-vous parvenu à cette conclusion ?

— Eh bien, en y repensant objectivement, l'Ombre n'a jamais vraiment cherché à m'assassiner. Elle en aurait pourtant eu l'occasion à nombreuses reprises, mais elle n'en a rien fait. Par exemple, lorsqu'elle s'est introduite au château pour prendre la vie du Roi, elle aurait pu me tuer sans réelle difficulté. Elle m'était tellement supérieure ! Vous auriez dû la voir bouger, Khaalina : elle dansait ! Et son dernier coup m'a montré qu'elle n'avait pas été sérieuse un seul instant ; j'ignore d'où elle tire cette puissance, mais nul doute qu'elle aurait pu me tuer dès l'instant où nos lames se sont croisées. C'est assez... Non. C'est extrêmement frustrant !

Khaalina se mit à rire.

— Parce que c'est une femme ?

— Ha ! ha ! Non, c'est juste que... J'étais déjà bien au-delà de mes limites et, elle... ne semblait en avoir aucune. (Je soupirai.) Enfin, bref... Elle s'est donné la peine de m'assommer et a pris la fuite au lieu de m'occire sur place, ce qui aurait été beaucoup plus simple. En réalité... je crois qu'elle m'a protégé.

Et... c'est d'ailleurs ce qu'elle a fait au château d'Ildhor ; nous étions cernés, l'assaut hydolian allait nous pulvériser, et j'aurais trouvé la mort dans la confusion de la bataille. J'étais incapable de bouger, c'en était fini. Et c'était probablement une aubaine pour mon père : il ne se serait pas gêné pour faire porter la responsabilité de ma mort aux soldats ilidriens, ou même à ses propres soldats, tout en faisant semblant de pleurer ma disparition... Je pense que c'est pour cette raison que l'Ombre des rois m'a livré à lui : pour sauvegarder ma vie et le défier une nouvelle fois.

La réflexion s'imposa à nous quelques instants. Ma conclusion me satisfaisait, mais j'avais néanmoins le sentiment de passer à côté de quelque chose d'important...

— Alors, reprit Khaalina, vous qui l'avez vu à l'œuvre : pensez-vous qu'elle est cette justicière dont parle le peuple ? Qu'elle décide de qui doit vivre, de qui doit mourir ?

— L'idée me semblait encore extravagante il y a quelques jours, mais...

Je m'arrêtai brusquement. Une idée des plus séduisantes me vint alors :

— L'Ombre a essayé d'assassiner mon père, Horden, le tyran d'Hydolia. Je l'en ai empêché, et pourtant elle a tout fait pour sauvegarder ma vie... Et si... Et si elle avait des projets pour moi ? Et si elle m'estimait digne de régner à la place de mon père ? Oui ! C'est forcément cela !

Un sombre enthousiasme m'envahit à tel point que mon corps se leva de lui-même. Un violent sourire me tira les joues quelques secondes. Cependant, avant que je puisse faire les cent pas dans ma cellule en gonflant une nouvelle fois mon égo vacillant, le poids de mes fers et le tintement de mes chaînes me ramenèrent à la dure réalité.

— Regardez-moi... , soupirai-je, brusquement découragé. Il y a encore quelques minutes, j'étais au fond de l'abîme, prêt à tout abandonner, et me revoici debout et souriant à la première lueur d'espoir, même du plus sombre...

— Est-ce si dérangent ? me demanda Khaalina en se levant à son tour.

— Je..., hésitai-je, perplexe. Peu importe. Peu importe, Khaalina. Peu importe ce que l'Ombre des rois pense de moi désormais : tout est fini. Il est trop tard : à l'heure qu'il est, le royaume entier a dû apprendre ma trahison et Kaderian doit prendre un malin plaisir à mettre de l'huile sur le feu. Et mon père a l'intention de faire de lui son héritier. Moi, il m'absoudra en public, mais en secret il fera tout pour m'assassiner.

— Sauf si quelqu'un l'assassine avant.

Interdit, mon regard se posa brusquement sur la tentatrice. Quelque chose dans son aura venait de changer. Son sourire avait disparu, et l'insistance avec laquelle elle me fixait me mit soudainement mal à l'aise.

— Vous... vous êtes sérieuse, Khaalina ?

— Vous l'avez dit vous-même, Hydan : votre père va tout faire pour vous assassiner. Vous le savez. C'est une certitude. Ainsi, l'heure n'est plus à l'hypocrisie ou à l'indécision. Et je sais, je sens, qu'au plus profond de vous, votre décision est déjà prise. N'ai-je pas raison, Hydan ?

Je ne répondis rien.

— Alors, cessez de résister, cessez de fuir cette idée qui vous horrifie. Acceptez-la, Hydan ! Laissez-la vivre en vous ! La situation est simple. L'énigme, déjà résolue. Vivre, ou mourir. Laisser le monde aux mains d'êtres abjects, ou le sauver en les terrassant. Il n'est plus question de morale, ou d'honneur : tout ce qu'il vous manque, c'est...

— Une opportunité...

Khaalina hochait la tête, gravement. Elle avait raison : l'idée m'horrifiait, mais je n'avais pourtant plus d'autre choix. J'étais même intimement persuadé qu'avec ou sans honneur, le monde avait besoin que je reste en vie. Oui, elle avait raison : pour le bien l'Évolution, Horden et Kaderian devaient mourir sans conditions.

Tous les arguments de Khaalina, toute son explication, tout me semblait d'une logique indiscutable. Pourtant, je sentais qu'au fond de moi je n'abdiquais pas seulement face à la Raison : une partie de moi paniquait à la simple idée de frustrer les attentes de la femme qui se tenait devant moi. C'était... plus fort que moi. J'aurais tout donné pour qu'elle m'admire, qu'en posant les yeux sur moi jamais ne s'efface son sourire. Objectivement, je n'étais plus en mesure de savoir si Khaalina représentait désormais ma plus grande force ou ma plus belle faiblesse. C'est pourtant avec ce sentiment de perte de contrôle que je me voyais sortir de l'abîme. Transformé.

— Alors Ulonn avait raison..., soupirai-je en m'appuyant dos à la grille. Tombent les masques... Et la zone ne sauvera pas ma conscience, cette fois-ci.

— Ulonn ? Vous avez dit *Ulonn* ?

— Oui. Oh ! Il s'agit de mon voisin de chambre : un tueur en série bavard et provocateur que j'ai moi-même enfermé ici. Il est étrangement silencieux depuis votre arrivée, mais croyez-moi j'ai un instant regretté de ne pas l'avoir condamné à mort...

À l'expression de son visage, je m'aperçus que Khaalina ne comprenait pas.

— Ulonn ! interpelai-je alors le prisonnier. Je sais que vous nous écoutez ! Ayez au moins l'obligeance de vous présenter à notre visiteuse.

Silence. À quoi jouait-il ? J'étais pourtant persuadé que...

— Ulonn ! m'écriai-je, agacé. Avez-vous donc perdu votre langue !?

Khaalina me lança un regard inquiet et avança jusqu'à la cellule du criminel en brandissant sa torche enflammée. Après un instant, elle se tourna vers moi, plus troublée encore.

— Hydan...

— Qu'y a-t-il ?

— Il n'y a personne.

— Co... comment cela ? balbutiai-je, incrédule. Que voulez-vous dire ?

Khaalina revint auprès de moi à pas lents. Un air grave ne la quittait pas.

— La cellule... La cellule est vide, Hydan. Elles le sont toutes.

— Mais enfin, c'est impossible ! Il y a quelques heures à peine, il n'avait de cesse de me provoquer ! Nous avons discuté pendant...

— Hydan !... , m'interrompit-elle, presque suppliante. Ulonn est mort.

— *Mort ?...*, répétai-je, interloqué. Que...

— J'étais là. Le criminel nommé *Ulonn*, meurtrier de plusieurs nobles familles, a été décapité puis brûlé sur la place publique au retour du Roi. C'est arrivé juste avant votre arrivée, cet après-midi.

— Quoi ? Non ! m'opposai-je. Non ! Vous vous trompez, Khaalina ! Il était là ! J'ai...

— L'avez-vous vu ?

— Non... Non, je ne l'ai pas vu. Mais je l'ai entendu ! *Trop* entendu, vous pouvez me croire !

— Hydan..., me supplia Khaalina, cette fois terriblement inquiète. Êtes-vous sûr... Êtes-vous sûr que vous allez bien ?

— Non ! Non, bien sûr que je ne vais pas bien !...

Un bruit semblant venir du haut de l'escalier nous interrompit soudainement.

— C'est probablement le geôlier qui se réveille..., lança Khaalina en s'approchant prudemment de l'escalier. Je ne m'attendais pas à ce qu'il récupère si vite...

Elle me jeta un regard hésitant, avant de se pincer les lèvres, contrariée. Et elle n'était pas la seule : le geôlier allait forcément descendre, d'une seconde à l'autre, et je n'étais pas en mesure de la protéger. *Il faut que je trouve quelque chose*. Lui demander de se cacher ? Non... Impossible, pas ici. Mais se confronter au gardien des lieux n'était pas non plus une option...

— Je suis désolée, Hydan. Je dois partir.

— Co... comment ? Non ! Attendez...

— Tout ira bien. Je me charge du geôlier.

Elle s'approcha rapidement de moi et posa ses mains sur les miennes, encore agrippées aux barreaux de la grille.

— J'aurais aimé que nous ayons plus de temps, mais je ne peux pas prendre le risque qu'il nous voie ensemble.

— Khaalina, c'est trop dangereux.

— Croyez-moi, la seule chose dangereuse est de le laisser alerter votre père. Je le convaincrai de se taire, d'une façon ou d'une autre.

— Non ! Il vous vendra ! Je sais de quoi je parle. Nous sommes en Hydolia : nombreux sont ceux qui vendraient père et mère pour s'attirer les faveurs du Roi !

— Alors je le réduirai au silence. Écoutez bien, Hydan ! s'empressa-t-elle d'ajouter à la vue de mon visage horrifié. Je sais ce que vous en pensez, mais vous devez comprendre que la

période ne se prête pas aux belles philosophies d'Heliott. Des gens vont mourir. Beaucoup. Votre trône va vous coûter cher, très cher, Mon Roi. Et si vous n'êtes pas résolu à payer le prix du sang, vous sauvegarderez peut-être de nombreuses vies, mais vous contribuerez à laisser la gangrène de l'Inertie corrompre l'humanité. Le sort a voulu que vous et vous seul incarniez l'Évolution : vous êtes né au bon endroit, au bon moment. Et pour accomplir ce qui doit être accompli.

— L'Évolution !? m'exclamai-je, abasourdi. Mais comment savez-vous...

— Heliott. Je vous l'ai dit le jour où nous nous sommes rencontrés : il m'a beaucoup parlé de vous. Et il ne s'est pas trompé. En revanche, vous, vous vous fourvoyez grandement si vous pensez qu'il n'est que le doux philosophe pacifiste qu'il prétend être. Croyez-moi, Mon Prince : je connais peu d'hommes dont les mains sont plus souillées par le sang des innocents.

Je ne sus que dire. Mais de quoi pouvait-elle bien parler ? *Heliott ? Un assassin ? Impossible !...*

— Peu importe que vous me croyiez ou non pour l'instant. La seule chose que vous devez garder à l'esprit, c'est de rester en vie. Quel qu'en soit le prix. Votre jugement aura lieu aux premières lueurs du crépuscule, demain soir. D'ici là, reposez-vous : une fois jugé et libéré, le vrai combat ne fera que commencer.

— *Le vrai combat ?...* Mais enfin, Khaalina ! J'apprécie grandement votre aide et votre soutien, mais réalisez-vous seulement la situation !? Je suis seul face au plus puissant royaume du monde ! Personne de ne m'aidera à m'emparer du trône ! Et mes opposants, eux, seront plus audacieux que jamais ! C'est imposs...

Elle me saisit alors fougueusement les joues et m'embrassa à travers la grille. Après quelques secondes passionnées, au creux de mon oreille elle murmura :

— Vous êtes si loin d'être seul, Hydan. Vous n'avez pas idée...

Elle me lâcha lentement, avec une difficulté étrange qui m'interpela. Elle déglutit, puis fit quelques pas maladroits en arrière, sans me quitter des yeux. Après un instant silencieux semblable à une douce éternité, Khaalina et sa lumière s'enfuirent finalement au cœur de la nuit étoilée.

L'aube s'en vint, puis le jour, puis finalement le crépuscule du lendemain. La grille de ma cellule s'ouvrit enfin, et le temps reprit soudainement son cours incertain. Si j'étais loin d'imaginer l'avenir qui m'attendait à l'extérieur, en réalité, je m'appliquais même à faire taire cette inspiration qui n'avait de cesse de me ronger. En vérité, ma discussion imaginaire avec Ulonn m'avait effrayé. Probablement avais-je dû somnoler et vivre un demi-rêve au bord du gouffre d'une folie naissante. Acculé physiquement et psychologiquement, effondré, saturé émotionnellement, cette troublante divagation avait certainement matérialisé la dernière tentative de mon esprit pour raviver un évanescent instinct de survie.

Et cela avait fonctionné.

La tendre, mais puissante énergie de Khaalina avait ensuite embrasé mon cœur, suivie d'un inespéré sommeil profond et réparateur qui acheva de remettre de l'ordre dans mes pensées. J'étais désormais de nouveau apte à me battre, prêt à affronter mon jugement, mon père, et tous ceux qui se dresseraient devant moi. Lorsque les deux gardes arrivèrent pour me conduire hors

de ces murs de captivité, je n'affichais plus une once de désespoir ou de regret.

Je n'irai cependant pas jusqu'à dire que je restasse parfaitement de marbre face au silence tendu et gêné qu'entretenait mon escorte, ni face à cette foule muette qui m'observa gravement dès mes premiers pas sur le pavé. Une masse silencieusement rassemblée. D'abord des soldats, des guerriers, rangés de telle façon qu'ils me dessinaient un chemin tout tracé de la cour du château jusqu'à la salle du trône. Derrière eux se pressaient discrètement des gens de l'entourage royal, de nobles invités, des parasites installés, et nombre de serviteurs et servantes attroupés loin de leurs taches abandonnées.

Mes fers pesaient toujours lourdement à mes chevilles, comme à mes poignets, et mon corps endolori peinait dignement à les trainer sur les pavés. L'on m'avait néanmoins fait grâce du sac de toile : j'eus ainsi tout le loisir de savourer ma chute aux yeux de ceux et de celles que j'étais censé gouverner. Au-dessus de nos vies, si haut dans le ciel orangé, le crépuscule s'amorçait lentement en embrasant une dernière fois ce jour fatidique auquel mes rêves d'enfant innocent ne m'avaient aucunement préparé. Oh ! à combien de reprises avais-je donc imaginé mon couronnement grandiose, mon mariage et cette épouse merveilleuse à mes côtés, ma gloire et ma grandeur de roi qu'aucune légende ne pourrait jamais vraiment restituer... Je ne pus m'empêcher de sourire : qu'aurait pensé en cet instant une version moins âgée de moi, à l'évocation de ce futur désenchanté ? Après avoir clamé haut et fort mes rêves pendant des années, la froide réalité de l'adulte, au cœur d'enfant brisé, m'avait finalement rattrapé comme elle rattrape l'immense majorité de l'humanité.

Mais qu'importait ?

Ce n'allait être qu'un simulacre de jugement après tout : le moyen pour mon père de montrer à son royaume que son fils était un bon à rien perturbateur, irresponsable, alors qu'il était lui l'incarnation de la force, de l'ordre... et du pardon. *Le pardon...* Le vieux monarque n'avait de toute façon aucun autre choix que celui de me libérer, sous serment — et sous sermon — de ne plus jamais recommencer. J'allais être jugé comme un enfant retord et désobéissant, puis tout redeviendrait comme avant : je reprendrais ma place et la vie reprendrait son cours... Du moins le peu de temps qu'il faudrait à mon assassin pour se préparer et, dans un absolu secret, m'égorger. Khaalina avait raison, mille fois raison : le vrai combat ne commencerait qu'une fois les fers tombés.

Nous passâmes finalement les portes du bâtiment principal. Le décor ne changea guère : des soldats et des curieux derrière eux. L'on me guida jusqu'à la salle du trône où les plus éminents représentants du royaume étaient déjà rassemblés. De chaque côté du long tapis rouge, des bancs avaient été installés pour les accueillir et les tourner vers l'estrade royale où le Roi et son fils m'attendaient. Il n'y avait pas un murmure. Quelques regards gênés, d'autres horrifiés, d'autres encore, amusés. Je fis mine de ne rien en voir : j'avançais lentement, le regard loin devant moi, la tête haute et la démarche aussi digne que mes entraves me le permettaient. À quelques mètres du trône, les gardes s'arrêtèrent. Moi aussi.

Et la bataille reprit.

Mon père me lança un regard froid. Je le soutins. Longtemps. Visiblement contrarié, il fit signe à mon escorte de me forcer à ployer. À genoux. Plus par fierté que par nécessité, je résistai silencieusement jusqu'à ce que leurs muscles combinés aient raison des miens, épuisés. Kaderian s'avança alors, narquois, et

à l'aide des clés qu'il conservait, désolidarisa mes poignets. D'un hochement de tête, il indiqua ensuite aux gardes de tirer sur chacune des chaînes qui pendaient désormais à mes bras. Ils s'exécutèrent. Les membres supérieurs ainsi tendus, légèrement mais fermement maintenus en arrière, le haut de mon corps s'inclina naturellement en avant. Pour lever dignement la tête et regarder devant moi, j'étais alors contraint de comprimer ma nuque et de bander la plupart des muscles de mon cou, jusqu'à la limite du déchirement.

La posture de soumission tant attendue.

Kaderian ricana, puis tourna les talons pour rejoindre son père. Je ne pus que l'observer en serrant les dents : la tension que les chaînes maintenaient dans mes bras était à la limite du supportable. J'étais parfaitement immobilisé. Physiquement soumis. Et même si je ne le vis pas réellement, je sentis un troisième garde, imposant, se poster derrière moi et dégainer son épée. Aux quelques murmures qui se levèrent dans l'audience, je n'eus aucun mal à imaginer que l'arme était directement pointée sur ma nuque. Et pour cause : tous savaient qu'ils étaient en danger. Le Roi le premier. Les spectacles macabres, ceux-là mêmes qu'avaient offerts mes différentes entrées en zone par le passé, ne le lui laissaient aucun choix : mon père savait qu'une fois poussé dans ses retranchements, son fils aîné se changerait en un monstre incontrôlable et déchainé. Il leva la main et la salle se tut.

Alors qu'il s'avançait, mon regard accrocha un bref et discret mouvement à ma droite, non loin du mur est. *Khaalina*. Debout aux côtés de ma vieille tante, la reine d'Aesaros revêtue d'un vert émeraude, la belle demoiselle me fixait intensément. Sa robe noire, simple mais majestueuse, m'interpela : ainsi vêtue, et avec la distance, l'image de ma mère m'apparut. Je ne pouvais

pas m'empêcher de les comparer : vraiment, cette robe noire me perturbait. Ma mère avait une réelle affection pour cette couleur et, dans la plupart de mes souvenirs, elle la portait au travers de nombreuses robes plus belles et plus grandioses les unes que les autres. En la voyant ainsi, je sentis brièvement que Khaalina dégageait le même type d'aura que Lulia : puissante, écrasante... Magnifique. Et... triste, aussi. Comme si une blessure secrète et profonde, à peine supportable, alimentait le feu de son âme et la rendait si différente des autres femmes. Mais étrangement semblable à la reine d'Hydolia.

Khaalina et Lulia avaient définitivement un lien.

J'en étais persuadé. Depuis notre discussion au sommet de la Haute Tour au sujet de la reine disparue, une étrange impression m'avait envahi et ne m'avait jamais quitté. Le lendemain, lors de notre rencontre au mausolée, celle-ci s'était même discrètement renforcée. Et la voici qui se ravivait. Cette couleur de cheveux dorée, cette beauté irréaliste, cette aura fascinante... Et c'était sans compter le nom de *Khaalina*, emprunté à cet étrange conte de fées, à cette déesse que ma mère semblait vénérer. En dépit des mots incertains et des secrets de mon alliée, j'étais bien décidé, une fois libéré, à la faire parler et à résoudre cette énigme qui de nouveau m'obsédait...

— Tous ici présents, commença enfin le Roi, m'extirpant de mes pensées, vous avez entendu le récit de la sombre bataille d'Ilidhor. Par des bruits de couloirs. Des rumeurs. Des histoires de guerriers ou des fantômes d'illuminés. Et c'est avec une extrême gravité que vous êtes aujourd'hui rassemblés. Il est temps de faire la lumière sur ce qu'il s'est réellement passé au sein de la cité Immaculée. Et d'en tirer les conclusions appropriées. Maîtres de la loi ! Accomplissez votre office, au nom de la justice d'Hydolia !

Le Roi se rassit et regarda les trois hommes en robes grises, armés de parchemins, se lever et prendre place sur l'estrade face au public. Le plus vieux d'entre eux, affaibli, les cheveux grisonnants et la calvitie marquée, déroula son document et fit résonner sa voix :

— Hydan, fils d'Horden, prince aîné et héritier du Grand Royaume d'Hydolia, est accusé de haute trahison et de tentative de meurtre à l'encontre d'une personnalité royale, son propre frère, le prince Kaderian.

Les murmures scandalisés de l'audience se levèrent dans toute la salle, mais le poing du Roi frappa son accoudoir si violemment que tous se sentirent brutalement rappelés à l'ordre.

— Le prince Hydan est également accusé d'avoir ôté la vie de plus de deux cents guerriers de sa propre armée. Les témoins sont nombreux, dont le roi Theor d'Ilidhor lui-même, qui s'exprima en ces mots avant d'être exécuté : « Le prince Hydan a la reconnaissance éternelle du peuple d'Ilidhor pour sa bravoure et sa loyauté à la cause des innocents opprimés ! Glorifiez-le, démons d'Hydolia ! Car ce traître dont vous parlez, cet ennemi que vous méprisez, est un ami de l'humanité ! »

Mon cœur se serra. *Le roi Theor est mort...* Bien sûr je m'y étais attendu, mais le fait de l'entendre réellement m'émut profondément. Même si je n'avais pas approuvé toute sa politique, Theor avait été un grand roi. La perte était immense et l'idée que son incapable de fils, Ozryn, règne à sa place, me consternait.

— En conséquence, le jugement prévu pour de tels crimes est... *la peine de mort.*

Un brouhaha envahit alors la salle. Le maître de la loi enroula son parchemin et rejoignit ses confrères restés en retrait. J'échangeai un regard troublé avec Khaalina ; nous savions tous

les deux que cela ne pouvait se terminer ainsi, mais la mise en scène théâtrale avait quelque chose de déstabilisant. Le Roi imposa rageusement le silence, puis le second maître, à peine plus jeune que son prédécesseur mais bien plus grand et à la courte barbe noire, prit place avant de commencer sa propre lecture :

— Cependant, en vertu d'une des lois primordiales promulguées par la Grande Hydolia, notre Reine fondatrice, la peine de mort ne peut s'appliquer à la descendance royale, quelle qu'en soit la faute. Ainsi, la vie du prince Hydan, fils d'Horden et héritier du Grand Royaume d'Hydolia est par là même déclarée sacrée et préservée de tout châtement mortel. Par application de cette loi, et en dépit des fautes réelles qui lui sont reprochées, le prince Hydan ne sera donc pas exécuté.

Khaalina hoch la tête, visiblement rassurée. Je l'étais moi-même, tout en maudissant le spectacle donné par les maîtres de lois, autant que mon manque de sang-froid. Ne m'étais-je donc pas convaincu que les choses se dérouleraient ainsi ? Le troisième homme, les cheveux bruns en bataille, d'un âge sans doute proche du mien, s'avança enfin en déroulant le document de mon amnistie. Il tremblait. Était-ce sa première apparition en public ? Le caractère exceptionnel de l'évènement pouvait impressionner...

— Cependant, les fautes mentionnées n'en demeurent pas moins impardonnables. Il s'agit de crimes considérés comme *extrêmement graves* à l'encontre du pouvoir royal, du prince Kaderian, ainsi que du peuple d'Hydolia dans son entièreté. En conséquence, le roi Horden, monarque du Grand Royaume d'Hydolia, s'est vu contraint de promulguer en urgence une toute nouvelle loi.

Quoi ?... Une nouvelle loi ? Interdit, en apnée, je vis du coin de l'œil les mains de Khaalina serrer nerveusement le tissu de sa robe. Son regard angoissé demeurait fixé sur le maître de la loi. Je l'imitai, le cœur tambourinant.

— En effet, afin que justice soit rendue et que les morts soient honorés et contentés, le prince Hydan ne peut rester impuni. Son jugement, sans précédent dans l'histoire millénaire de notre royaume, devra décourager les générations futures de toutes formes de trahison. Et ce pour assurer la pérennité de l'héritage sacré, légué par notre Reine fondatrice, la grande Hydolia elle-même.

Je sentis ma bouche, mes lèvres s'assécher. Je demeurais le souffle coupé et il devait en être de même pour toute l'assemblée. Le temps et l'espace semblaient s'être figés. Le jeune maître était le seul dont les lèvres vibraient encore. Ses tremblements reprirent de plus belle, mais sa voix ne vacilla qu'à peine.

— Ainsi, a été décrété par loi royale que le prince Hydan, coupable de haute trahison aggravée, était en conséquence dépossédé de son héritage, de ses droits, de son titre, de son nom et de tout lien avec le Grand Royaume d'Hydolia. En d'autres termes, le prince Hydan est désormais un homme sans nom, banni des terres de ses ancêtres, et ce de façon définitive et irrévocable. Par ailleurs, cet homme inconnu sera conduit séance tenante à la frontière d'Ildhor, avec interdiction formelle de pénétrer à nouveau sur les terres sacrées d'Hydolia. En cas de tentative de retour, le banni ne sera plus protégé par son titre et s'exposera à une mort certaine et inconditionnelle. Jugement a été rendu.

Le maître enroula nerveusement son parchemin et rejoignit maladroitement ses confrères. Puissamment, solennellement,

leurs voix résonnèrent alors comme une seule dans la grande salle :

— Jugement a été rendu.

Quoi ?... Ce n'était pas réel. Cela ne pouvait être réel. Je suis... banni ?... Abasourdi par l'annonce, je sentis les muscles de mon cou se relâcher, puis ma tête... se baisser. Je ne parvenais pas à croire ce qu'il m'arrivait. Pendant un instant, mon cœur sembla chuter au plus profond de ma poitrine, ne me laissant à la place qu'un vide béant, où s'effondraient tous mes sentiments. Banni... Moi ?... Ce n'est pas... Ce n'est pas ce qui était prévu... Ça... Ça ne devait pas se passer comme ça... Mes poings se serrèrent, mes muscles se contractèrent. Non... Non !... Vous... Vous...

— VOUS VOUS FOUTEZ DE MOI !? hurlai-je alors à m'en déchirer la voix.

Emporté par une colère désespérée, je me relevai de force et avançai de quelques pas en tirant les gardes au bout de mes chaînes. Vers le Roi.

— KADERIAN ! HORDEN ! SOYEZ MAUDITS !! Soyez maudits, vous qui répandez la mort et l'inertie ! Soyez maudits, *usurpateurs* ! Vous m'avez *piégé* !!

— SILENCE, FÉLON ! aboya le Roi. Nies-tu les crimes qui te sont reprochés !? Nies-tu avoir versé le sang de tes propres guerriers !? Nies-tu avoir tenté d'assassiner ton propre frère !? Nies-tu avoir trahi ton propre royaume, ton propre père !?

Les gardes tentèrent de m'immobiliser violemment au sol, mais je n'y posai qu'un genou tremblant sous leurs pressions combinées.

— N... non..., répondis-je en serrant les dents. Vous... vous avez tout fait pour me pousser à bout... Pour me voler ce qui me revient de droit !

— Au contraire ! Je t’ai donné toutes les chances de faire demi-tour pour te sauver de la perte ! Et je n’ai plus rien à dire à un fils perdu, à un déshonorable inconnu ! Emmenez-le sur-le-champ !

Alors c’est le tout pour le tout désormais ! Le flux allait m’emporter, ce n’était qu’une question de temps, de secondes. Il m’avait dévoré pour bien moins que cela par le passé : la zone allait s’ouvrir, c’était une certitude. *Allez... Allez !... C’est maintenant ou jamais !* Mais pourquoi était-ce si long ? Que se passait-il ? J’étais bien conscient de l’acte terrible qu’il me fallait accomplir, mais j’avais besoin de puissance ! D’une puissance infinie. Mortelle. *OUVRE-TOI, FOUTUE ZONE ! JE M’OFFRE À TOI !! DÉVORE-MOI !!!*

Rien.

Pire, un violent vertige m’assailit et mes muscles se relâchèrent brutalement. Mes forces m’abandonnaient. *Pour... pourquoi ?...* Les gardes me forcèrent à me relever et à marcher sans ménagement le long du tapis rouge, vers la sortie. Le Roi quittait l’estrade, sans un regard. Kaderian, lui, me contemplait... victorieux. Et dans l’agitation de la salle, Khaalina avait disparu.

Quelques instants plus tard, j’étais devant la herse aux côtés de deux hommes qui me firent monter à cheval. Ils m’attachèrent alors les pieds et les mains avec de la corde, me rendant complètement solidaire de ma monture, elle-même reliée à celle de l’un d’entre eux.

J’allais vraiment quitter le royaume.

Mon royaume. Définitivement. Vidé de toutes mes énergies, incapable de réaliser pleinement l’ampleur de la catastrophe qui s’abattait sur ma vie, je ne vis rien des premiers instants de notre chevauchée. Rien... Sauf la nuit, qui tombait.

Et derrière moi, loin dans le ciel de l'ouest, l'éclat mourant...
de ma destinée.

CHAPITRE 10

DE ROUGE ET DE GRIS

Je vais le tuer, Altahir. Je *dois* le tuer.

— Hors de question. On s'en tient aux ordres, Doran.

Au cœur de la nuit profonde, les crépitements du feu de camp ne m'atteignaient qu'à peine. Ses flammes dansantes, sa chaleur réconfortante, sa fumée si odorante... Non, rien ne me parvenait : pas dans cette tourmente. Les deux hommes pouvaient bien chuchoter, je les entendais... mais je n'écoutais pas. Je voyais... mais je ne regardais pas. Je pensais, mais je ne réfléchissais pas. J'étais à l'abandon. À cinq, ou peut-être six mètres des flammes, assis, le torse et les bras savamment attachés à un tronc d'arbre, je vivotais comme une marionnette dont le maître se serait détourné à jamais. Je n'étais pas en colère, je n'étais pas furieux... J'étais simplement malheureux. À en mourir.

C'était notre seconde nuit à la belle étoile, la seconde depuis que j'avais été banni de mon royaume, dépossédé de mon identité, volé de ma destinée. La chevauchée à travers Hydolia me semblait aussi éphémère qu'interminable : nous galopions aussi rapidement que nos montures nous le permettaient, mais chaque plaine, chaque colline, chaque forêt ou ville que j'apercevais ne m'évoquait qu'un échelon de moins dans cette

descente aux enfers. D'homme le plus puissant du continent — ou aurais-je dû l'avoir été — je courrais droit au statut le plus primitif qu'un être humain puisse connaître : la simple existence. Plus de place, plus de nom, d'utilité ou même d'identité : je ne devenais qu'un homme, qu'un être humain mâle et sauvage. Du sommet de la Haute Tour, ma naissance m'avait pourtant permis de toucher les cieux et de rêver plus haut et plus loin que l'immense majorité de l'humanité. Mais ces rêves... qu'en restait-il en cette sombre nuit ? Rien. Le Roi m'avait tout pris, et cela aussi.

Seule subsistait mon absurde fierté.

Et pourtant, je peux jurer y avoir de maintes fois renoncé. L'avoir jetée loin de moi, m'en être détourné. Pour l'oublier, à jamais. Mais *elle*, cette reine tyrannique, cette malédiction qui m'oppressait et me torturait depuis l'enfance, ne m'abandonnait pas. Pire, elle restait là, auprès de moi, forçant mes larmes à ne pas couler, forçant mes poumons à ne pas hurler. S'étouffer, plutôt que montrer. Il n'y avait pourtant plus rien à sauver, plus d'apparences avec lesquelles se parer : mais pour deux gardes dont je découvrais seulement l'existence, ma fierté résistait. Peut-être aussi parce que Doran, l'un des deux hommes, trapu, de taille moyenne mais au physique guerrier, semblait en proie à l'envie irrépressible de m'égorger comme le plus méprisable rebut de l'humanité.

De ses yeux noirs et durs, de ses traits carrés, ressortaient un immense chagrin, une blessure si profonde que je la ressentais m'aspirer, tel un gouffre de détresse sans fond, chaque fois que nos regards se croisaient. Sa pulsion meurtrière à mon égard ne pouvait être une coïncidence, j'en étais bien conscient. Mais parmi toutes les fautes que le monde pouvait me reprocher, laquelle avait ainsi pu le briser ?

Il offrit nerveusement de nouvelles branches sèches au brasier.

— Hé ! Doran ! Tu comptes les faire grimper jusqu'où ces maudites flammes ? Évite de mettre le feu à la forêt, tu veux ?...

— La ferme, Altahir ! répliqua-t-il sèchement. Il faut que je me passe les nerfs sur quelque chose ! Alors c'est soit le feu, soit le traître. Et crois-moi : je donnerais n'importe quoi pour défourailler et lui faire payer...

Altahir soupira longuement.

— Écoute... Je sais ce que tu ressens. Je veux dire... *Vraiment*. Et tu le sais bien. Mais nous avons des ordres royaux et les lois d'Hydolia protègent cet homme, tout traître qu'il soit. Si on apprend qu'il a été assassiné, nous serons les premiers suspectés et c'est la pendaison assurée.

— Sauf si on se tait, Altahir, maugréa Doran en repoussant une mèche de cheveux bruns. Et qu'on fait disparaître le corps.

Il y eut un silence tendu. Altahir hésitait-il ? Doran était-il seulement sérieux ? Étaient-ils vraiment en train de me planifier une mort aussi anonyme qu'invisible ? Mourir et disparaître, englouti dans l'oubli du monde... Je déglutis. Ma fierté elle-même tressaillit : elle n'en supportait décidément pas l'idée.

Inquiet et dès lors bien plus attentif à ma situation, je tendis l'oreille à l'affut du sort qui se profilait. Tout autour de moi, l'environnement que j'avais négligé jusqu'à présent s'éveilla à ma conscience : la petite clairière où nous campions, les étoiles au-dessus de nous, la lune gibbeuse à peine visible à travers les arbres, et tous les bruits, craquements et hululement de la forêt plongée dans l'obscurité.

Les deux hommes se remirent à chuchoter.

Plus bas. Je n'entendais plus ce qu'ils disaient. Je dédiais alors toute ma concentration à mon seul sens de l'ouïe... Mais

rien. Doran me jeta un rapide regard en coin, puis s'approcha un peu plus de son ami. Saisi d'un funeste pressentiment, je réveillai mes muscles engourdis et tentai nerveusement de me redresser. L'homme repéra alors mon mouvement et me dévisagea ; je m'arrêtai net et ne soutins pas. Le provoquer dans un fier duel de regard n'aurait fait qu'attiser la haine qu'il me portait — et réduire gravement mes chances d'y survivre. Les minutes passèrent, plusieurs dizaines probablement, mais les guerriers n'échangèrent plus un mot. Tour à tour, ils finirent même par s'étendre sur le sol, avant de rapidement s'assoupir...

L'angoisse me dévora peu à peu. Qu'avaient-ils décidé ? Allaient-ils vraiment me tuer ? Me faire disparaître un peu plus de l'histoire du monde ? Attendaient-ils que je m'endorme pour m'empêcher de me débattre, de crier ? Espéraient-ils de meilleures conditions pour laisser mon corps à l'abandon ? *Au point où j'en suis, quelle importance ?...* Entre ma raison résignée et ma fierté paniquée, émotions et pensées s'entremêlèrent et me tinrent, jusqu'à l'aube, parfaitement éveillé.

Mais la mort ne vint pas. Lorsqu'Altahir me détacha, le soleil n'embrasait qu'à peine l'horizon montagneux de l'Est. Depuis notre départ, cet homme manifestait une étrange attitude à mon égard : dès que Doran détournait les yeux, il semblait subitement sur le point de me parler, avant de se raviser et de passer une main nerveuse dans ses courts cheveux blonds. Malgré ses allures nobles et sa grande taille, je le sentais extrêmement tendu, indécis, égaré dans les méandres de ses émotions. Il ne me montrait toutefois aucun signe d'animosité, ni même la moindre forme de désobligeance. J'avais en vérité beaucoup de mal à le cerner — et en cela, il me semblait bien plus dangereux que son compagnon torturé.

Altaïr m'attacha une nouvelle fois à ma monture et je ne fis rien pour l'en empêcher. Affaibli et désarmé, je n'avais de toute façon aucune chance de m'en tirer. Et plus aucune envie. Une fois installé, Doran prit la tête de notre trio et nous reprîmes sans tarder notre route vers le sud-est. L'aurore était si belle, l'air si frais, les plaines si dorées... C'était la fin de l'été, et par là même l'annonce des jours mauvais. Une partie de moi tenta de s'agripper à toute cette beauté évanescence, mais une autre, demeurée piégée au creux des ombres de la nuit, n'avait de cesse d'observer l'horizon frontalier et de décompter les pas qui nous y menaient...

Et la journée passa, sans histoire. À aucun moment mon étrange escorte ne fit mine de m'égorger ou même de lever la main sur moi. Tout était comme si la discussion autour du feu n'avait jamais eu lieu. En fin d'après-midi, aux premières lueurs du soleil couchant, la forêt de l'Aube nous apparut enfin. J'avais du mal à croire qu'une seule semaine s'était écoulée depuis ma rencontre avec Pandore en ces lieux boisés. J'aurais plutôt parié sur l'éternité : mes rêves, mes inquiétudes, moi... Nous avions tant changé en si peu de jours...

Toujours au galop, puisant dans les réserves de nos valeureux chevaux, nous traversâmes la courte plaine sur laquelle l'armée hydolienne avait tantôt dressé son camp, juste avant de déferler sur la cité Immaculée. Nous longeâmes ensuite la fameuse forêt de l'Aube par le sud, en direction de la frontière ilidienne, de la même façon que je m'étais empressé de le faire à la poursuite de Kaderian. Cette fois, j'eus néanmoins l'occasion de profiter du paysage : à notre droite s'étendait, immense et infini, *l'océan du Milieu*. En contrebas, j'entendais ses vagues puissantes se fracasser contre les hautes falaises blanches dont nous parcourions les sommets. Étant enfant, son étendue mystérieuse

et vertigineuse m'avait toujours fasciné : qui savait quels secrets pouvaient renfermer ces eaux si profondes, ces îles si éloignées et tous ces mondes dont les livres m'avaient fait rêver ? La culture hydolienne, en grande étrangère aux choses de la mer, ne m'avait jamais donné l'occasion de naviguer : mes ancêtres, bien trop habiles sur la terre ferme, n'avaient jamais cherché à conquérir les flots ou à soumettre les peuples dont ils nous séparaient. « Il y a tant de choses que j'aurais voulu savoir, tant de choses que j'aurais voulu voir... », me surpris-je à penser. Mais tout ce que je vis, ce fut ces deux frères tours de guet ilidriennes qui se dressèrent soudain devant nous.

Nous étions arrivés.

Nous ralentîmes progressivement l'allure jusqu'à nous arrêter aux pieds des grands édifices de pierre. Le vent du rivage ne les soufflait que légèrement, mais cela suffisait à faire craquer et grincer les pièces de bois et les toits pointus. Doran descendit de cheval et s'aventura prudemment dans les alentours. Il revint quelques minutes plus tard en rengainant son épée.

— Il n'y a personne, dit-il à l'adresse de son compagnon. Pas âme qui vive : tout est à l'abandon, y compris les cadavres ilidriens que notre armée a laissés derrière elle.

— Peu importe, notre mission s'arrête là, répondit Althair en faisant mine de descendre de cheval à son tour.

— Attends. Le soleil n'est pas encore couché et j'ai quand même vu des paysans et des pêcheurs au loin. Évitions les curieux et débarrassons-nous du traître dans la forêt, c'est plus prudent.

— Entendu. Mais faisons en sorte d'en sortir avant la tombée de la nuit : je n'aime guère l'idée de m'aventurer dans ce labyrinthe en pleine obscurité. Qui sait sur quoi on peut tomber dans ces bois oubliés...

Doran acquiesça d'un signe de tête, puis nous précéda dans la profonde forêt de l'Aube...

L'estomac noué, je pris soudainement conscience que je vivais mes derniers instants, que tout était bel et bien terminé. Mais l'était-ce vraiment ? Qu'avait réellement entendu Doran par *débarrassons-nous du traître* ? Allais-je ainsi perdre la vie loin des regards ? Ou avaient-ils simplement décidé de *se débarrasser* de moi en m'abandonnant, en me livrant à mon propre sort dans ce dédale végétal ? Ce n'était peut-être qu'une tournure de phrase, une expression après tout ! Mais... *Tu as l'air si misérable quand tu essaies de te rassurer*, me chuchota ma fierté. *Tu sais très bien ce qu'il va se passer...*

Après une dizaine de minutes à se frayer un chemin à travers les arbres et les buissons, les gardes se stoppèrent arbitrairement au milieu des bois. Il n'y avait pourtant rien de particulier autour de nous : des arbres, certes, à perte de vue, des rochers aussi, et peut-être — était-ce mon imagination ? — le faible bruit d'un ruisseau s'écoulant non loin de notre position. Le soleil peinait à percer les cimes, mais ses quelques faisceaux dorés atteignaient néanmoins le sol par endroits, ajoutant une tendre touche lumineuse à un environnement... bien trop paisible.

Il ne correspondait en rien à la scène sur le point d'être jouée.

Les hommes descendirent de cheval. Altahir s'avança immédiatement vers moi pour m'aider à en faire de même, avant de desserrer mes liens. Doran nous observait, plus nerveux que jamais. Sans même le regarder, je sentis soudainement sa rage s'embraser :

— Altahir, on doit le tuer !! s'écria-t-il. On doit les venger !!

— Ça suffit, Doran ! répliqua fermement son ami, tout en me libérant de mes entraves. Pour la dernière fois, nous n'avons

aucune raison de faire ça ! Tu sais très bien pourquoi il en est arrivé là.

— Altahir !!! hurla-t-il, furieux. Il a tué mon frère !! Et deux de mes beaux-frères ! Aucun de leurs enfants ne grandira avec leur père ! Tu l'as vu toi-même, non !? Il les a exécutés les uns après les autres ! Fauchés plus simplement que le blé d'été ! C'est ma dernière chance de les venger ! Et tu veux que je le laisse partir !? Comment pourrais-je lui pardonner !?

— Personne ne te le demande, répondit gravement Altahir en saisissant les épaules de son équipier. Ce qui est arrivé est horrible, mais c'étaient des guerriers : ils savaient qu'ils jouaient leurs vies, comme à chaque combat. Nous le savions tous. Le Prince... enfin... Hydan, ou peu importe son nom désormais, a accompli ce qu'aucun d'entre nous n'osait même rêver. Toi-même avant la bataille tu te disais écœuré de tuer des innocents ! Il est comme nous, sauf qu'il a eu le cran de vivre ses pensées, et non de simplement les refouler sous prétexte que « c'est les ordres ». Nous ne sommes pas des traîtres, c'est vrai, mais que sommes-nous devenus en tant qu'hommes ? N'éprouves-tu donc aucune honte pour toutes ces vies innocentes que nous avons fauchées ? Oui, *plus simplement que le blé d'été* !

Doran ne répondit rien. Son regard était foudroyant, et pourtant je n'y sentais pas que de la haine : il y avait de l'incompréhension, du désarroi. Était-ce si étonnant ? Sa réaction était pourtant bien plus naturelle que celle d'Altahir... En tant que guerriers, nous sommes éduqués et destinés à combattre un ennemi, quel qu'il soit. Il est le Mal, nous sommes le Bien. Il est le noir, nous sommes le blanc. Le faux, alors que nous sommes le vrai.

Mais est-ce vraiment aussi simple en réalité ?

Non... Bien sûr que non. Et Doran en faisait l'amère expérience, tiraillé entre ses sombres agissements au nom d'Hydolia et ses lumineuses aspirations, refoulées pour la même cause. Cet homme n'ignorait point s'être rangé aux côtés du Mal en versant ainsi le sang des innocents. Pouvait-il alors reprocher à la force adverse de s'être abattue sur lui et sa famille de la même façon ? Mais le Bien, ou le blanc... Pouvait-il être aussi sanglant ? Pouvait-il faire naître d'aussi sombres sentiments ? Se pouvait-il que la trahison et le fratricide pussent être la voie du Bien ? Ou n'était-ce que le chemin d'un homme à la périphérie de cette dualité présumée ? Avait-il la légitimité, lui, Doran, de prétendre encore à la lumière pour terrasser l'ombre que je semblais être ? Lui qui réclamait justice après avoir autant condamné à mort et sans jugement ? Y avait-il seulement une réponse ? Et s'il n'y en avait point ? Qu'en était-il alors du vrai ? Du faux ? Doran pouvait-il encore se draper du noir, du blanc ? N'était-il pas temps d'admettre enfin l'existence de tout un univers... de gris ?

Bienvenue parmi les rois du monde, Doran. Oubliées les fausses promesses des utopies : tout n'est que nuances de gris. Tout est... compliqué. Un monde empli de doutes, où les certitudes ne sont plus que des contes pour enfants. Et pourtant les adultes, par aisance, peur ou facilité, ont vite fait de schématiser les faits et les pensées en de pragmatiques extrêmes, s'écartant par là même de toutes les vérités. Privés du blanc et du noir, de leur divinité, nous sommes comme condamnés à l'errance entre gris clair et gris foncé. Pour une même question, il n'y a plus de faux, plus de vrai : juste des réponses, en infinité. Tout n'est qu'interprétation, tout n'est que prise de position. Rien n'est garanti, avéré : pas même le prix des réponses que

l'on aura à payer. Et comble de la folie, il nous faut pourtant, et sans cesse... *décider*.

— La ferme..., reprit Doran, les poings tremblants. La ferme, Altahir ! Je sais très bien tout ça !... C'est juste que... que... Raaah !!!

De rage, il envoya son épée se fracasser contre un rocher.

— Mais je fais quoi alors, HEIN !? Je le laisse partir !? Comme ça !? Et toi ! Comment fais-tu pour rester si calme !? Je ne peux pas croire que derrière tes belles philosophies tu n'éprouves pas la moindre haine pour lui !

— Détrompe-toi, trancha Altahir, le ton grave. Je le hais. Oh oui ! je le hais... Je le hais lui, moi, et tous ceux qui ont pris part à cette tragédie insensée. Mais c'est bien trop tard, Doran : c'était avant ce massacre qu'il fallait agir. Et puis, regarde-le : tu crois vraiment que nous sommes les seuls à souffrir ?

Ils se tournèrent vers moi qui m'étais assis sur un rocher pour me masser chevilles et poignets, endoloris par l'étreinte de mes entraves. Doran me dévisagea intensément. Je me forçai à soutenir son regard quelques instants et à ma grande surprise, pour la première fois, j'y vis une faible lueur de pitié. De pitié devant l'ombre que j'étais. Car si mon corps exprimait extérieurement ce qu'il se vivait à l'intérieur, alors Doran avait dû comprendre qu'il n'y avait plus de vie à prendre — juste un corps vide à pourfendre. Il détourna alors les yeux, puis se pinça les lèvres de frustration. Enfin, les poings serrés, il finit par soupirer :

— C'est bon, Altahir... Tu as gagné. Allons-nous-en.

Il extériorisa néanmoins sa rage par un violent juron, puis tourna précipitamment les talons, comme pour s'empêcher de changer d'avis. Sans un mot de plus, il enfourcha ensuite son cheval et commença à partir. Seul. Altahir le regarda s'éloigner.

Lorsqu'enfin Doran eut disparu de notre champ de vision, il s'avança vers moi et me regarda droit dans les yeux. Il empoigna alors la dague à sa ceinture.

Qu'il dégaina.

— Enfin seuls.

Je me relevai brusquement, abasourdi. Mais à quoi jouait-il ?

— Mon petit frère est mort dans la cité Immaculée, dit-il en pinçant la lame. Vous l'avez tué. Tranché en deux. Vous l'avez foudroyé, réduit à néant comme s'il n'avait jamais existé. Et vous souriez. *Vous souriez*, Hydan.

Il marqua une pause, les dents serrées. De si belle apparence et si aimable jusqu'alors, Altahir était à présent défiguré par la haine et la souffrance. La puissance de sa pulsion meurtrière, dissimulée habilement tout ce temps, me saisit violemment. Oppressante.

— Après la bataille, j'ai rassemblé ses morceaux que j'ai moi-même brûlés. Oui, j'ai brûlé les restes de celui auquel je tenais plus que tout au monde. Je suis anéanti, Hydan. Anéanti. Vous n'avez pas idée. Et que dire de sa fiancée ? De sa mère ? Nous sommes tous, *anéantis*. Et vous n'y êtes pas étranger.

Je déglutis. Un frisson de panique me parcourut l'échine et j'esquissai inconsciemment quelques pas en arrière. *Il va me tuer*. Je ne me sentais absolument pas capable de lui échapper. Il avait si bien caché son jeu... Jusqu'à écarter sournoisement son ami afin de se réserver une vengeance aussi personnelle que désespérée. C'était stupéfiant d'habileté. Je ne parvenais à croire qu'il puisse être aussi fourbe, aussi déterminé !

Ses mains, nerveuses, continuaient de jouer avec la dague.

— Il vous admirait. Quoi que vous fassiez. Il ne parlait que de vous : il voulait vous ressembler, vous servir, mourir pour vous. *Malhir*. C'était son nom. Cela vous dit-il quelque chose ?

Je détournai le regard : je n'avais jamais entendu parler de lui. Altahir en profita pour rattraper les pas que je venais de mettre entre lui et moi.

— Bien sûr... Vous ne pouvez pas mémoriser le nom de tous vos guerriers, n'est-ce pas ? Sachez que c'était un homme... enfin... *presque* un homme. Il était si jeune en réalité... Mais il était bon, généreux, enjoué et très courageux. Et d'ailleurs, croyez-le ou non : c'était grâce à vous. Il s'était perdu dans les ténèbres de son adolescence, toujours déprimé, toujours fataliste et désespéré de tout. Et puis un jour, il s'est enrôlé dans l'armée, sans vocation, simplement parce que je l'avais fait et que cela payait — enfin, plus que les champs ou le bétail qui lui étaient destinés. Mais après avoir combattu à vos côtés une fois, une seule et unique fois, il a changé. Vous l'avez ébloui, illuminé. Quelque chose s'est éveillé en lui. Il s'est alors intéressé à vous, à vos idées, à vos actes, à vos projets. Vous étiez son modèle, Hydan. Il avait soudainement pris conscience qu'il restait des hommes pour manier l'espérance et l'élégance : il a alors voulu en faire partie. Il a changé du tout au tout, et il s'est mis à espérer et même à aimer : à l'équinoxe d'automne, il devait se marier.

Sa voix tremblait. Ses émotions semblaient au bord de l'explosion. Toujours par pur instinct, je fis de nouveau quelques pas maladroits et discrets en arrière, quand soudain...

Je chutai.

Horriifié, je ne pus que poser un regard ahuri sur la racine sur laquelle je venais de trébucher. Altahir, qui s'était tu pour refouler un sanglot, s'avança et me fixa de toute sa hauteur.

— Sans le savoir, sans l'avoir voulu, vous lui avez sauvé la vie en lui donnant un sens. Mais ce monde est d'une horriifiante ironie, Hydan. Car peu de temps après, si peu de temps après, le sort a fait de son sauveur l'instrument de sa propre mort. Lui qui

s'était tant battu pour exister... En l'espace d'une seconde... *fauché ! Éliminé ! Pourquoi, Hydan ? Expliquez-moi ! Vous qui côtoyez les rois ! Pourquoi le monde est-il aussi fou !? Aussi injuste !? Aussi... éccœurant ? Pourquoi ?...*

En le voyant soudainement se baisser vers moi, mon sang ne fit qu'un tour et je me relevai précipitamment. C'est alors qu'il se rua sur moi, me saisit et me claqua violemment contre le tronc d'arbre derrière nous. Il plaqua son avant-bras sur ma gorge et pointa sa dague vers ma poitrine. Je me débattis. Et me débattis. En vain. Il ne semblait ressentir aucun de mes faibles coups. Son bras se fit brutalement plus pesant... J'étouffais. Je vis alors son autre bras se contracter. Du coin de l'œil, j'essayai de deviner la trajectoire de sa lame pour la détourner de ma main, pour sauver ma vie, mais en un éclair...

La dague se planta.

Tout sembla s'arrêter. Le temps, mon souffle, le sang dans mes veines... Tout était figé. Après quelques secondes d'éternité, Altahir relâcha son étreinte et posa son front contre l'arbre, juste à côté de ma tête. Son corps était secoué de tremblements. Pleurait-il ? Riait-il ? Mon regard se posa sur sa main armée.

Je n'avais pas pu la dévier.

Non... C'était lui qui l'avait fait. La lame était plantée profondément dans l'écorce, à un cheveu de mon flanc parfaitement exposé.

— Lequel de nous deux est le plus misérable, Hydan ?

Il se redressa lentement, puis s'écarta de quelques pas. Sans reprendre la dague.

— Je vous hais pour avoir tué mon petit frère, Hydan. Vous n'avez pas idée...

Mon cœur battait encore violemment dans ma poitrine, mais celui d'Altahir semblait avoir sombré au plus profond de la sienne. Les larmes roulaient le long de son visage. Je fus incapable de prendre la parole — qu'aurais-je bien pu dire de toute façon ? — mais il reprit :

— Malhir n'aurait jamais voulu que je vous assassine. Il vous aurait trouvé une excuse. Il vous aurait même sans doute complètement approuvé... Je ne suis pas idiot, Hydan : je sais que la guerre, c'est la guerre. Des gens meurent, c'est comme ça. Malgré tout, je ne comprendrai probablement jamais comment vous avez ainsi pu vous interposer contre une armée entière, *votre* armée, *votre* peuple, pour sauver des inconnus. Mais je respecte cela. Infiniment. Vous avez incarné l'horreur pour défendre la pureté. J'ignore si vous êtes un monstre ou un héros, un fou ou un enfant trop naïf, mais... Vous êtes dérangeant. Et de bien des façons. Un jour, Hodanir a dit à mon frère que s'opposer à vous, c'était faire face à son propre reflet dans le miroir... J'ai trouvé cela absurde. Mais plus maintenant : j'ai finalement compris de quoi il parlait. Vous êtes si dérangeant, Hydan. Comment faites-vous pour faire ainsi ressentir aux hommes toute l'étendue de leur folie ? En êtes-vous seulement conscient ?...

Son regard se perdit dans les cimes de la forêt. Il demeura ainsi quelques instants, et progressivement, il sembla se calmer. Moi aussi. Finalement, il passa une main dans ses cheveux blonds et tourna les talons.

— Je vous fais cadeau de cette dague, Hydan : elle appartenait à Malhir. Libre à vous de vous ôter le peu de vie qu'il vous reste, ou de vous en servir pour survivre dans ces bois.

Sans trop savoir pourquoi, je lui emboitai le pas. Altahir mit un pied à l'étrier et se hissa sur sa monture.

— Adieu, Hydan. Soyez assuré que je maudirai le sort autant que vous.

Son cheval s’avança, mais après un instant d’indécision, il le retint et se tourna de nouveau vers moi. Il me fixa, gravement.

— Hydan... Une troupe d’Écorcheurs a été détachée en secret... pour vous assassiner.

L’information me pétrifia. *Pour... m’assassiner ?...* Dut-il lire sur mes lèvres muettes et desséchées. Il plongea son regard dans le mien.

— Je ne plaisante pas. Doran lui-même l’ignore — et le Roi et votre frère nieront en bloc — mais ma source est on ne peut plus fiable. En fait...

Il détourna les yeux, visiblement conscient de trahir les intentions de son souverain.

— Ils sont en chemin. Ils nous ont suivis à bonne distance pendant tout le trajet depuis notre départ du château. À l’heure qu’il est, ils doivent probablement attendre que je sorte de la forêt pour s’y engouffrer en secret. Ce n’est pas à vous que je vais apprendre à quel point cette engeance est dangereuse, Hydan : vous n’avez pas de temps à perdre. Dans votre état, vous n’avez aucune chance de vous en tirer avec une simple dague.

Je sentis une terrible énergie monter en moi : une rage naissante me fit serrer les mâchoires et trembler les poings. Altahir le remarqua et sourit tristement.

— Quoiqu’avec vous, allez savoir...

Il soupira.

— Hydan... Bonne chance.

Et c’est ainsi qu’au galop il partit, me laissant seul derrière lui. Je le regardai s’éloigner, jusqu’à ce qu’il disparaisse entièrement parmi les arbres, la silhouette rapidement absorbée par la densité de la forêt. Quelques minutes lui suffiraient pour

réapparaître sur la plaine ilidrienne — et je comprenais très bien ce que cela signifiait.

Le temps m'était compté.

Je n'arrivais pas à le croire. Tout n'avait été que mise en scène. Mon emprisonnement, mon simulacre de jugement et ce bannissement aberrant ! Horden, mon propre père, n'avait jamais eu l'intention de me laisser en vie ! Tous ses agissements n'avaient eu pour seul objectif que celui de m'écarter du trône en brandissant les lois sacrées et la préservation obsessionnelle du monde qu'Hydolia nous avait légué. De cette façon, il avait pu ranger la cour et le peuple de son côté en faisant de moi le Mal incarné. Lui, le noir oppresseur de tant d'innocents étrangers, avait ainsi pu réaffirmer son appartenance au côté blanc de l'échiquier !

Et sans diffamation.

Sans *aucune forme* de diffamation. Il avait simplement transformé mes nobles intentions en de sombres machinations. *Tout n'est qu'interprétation, tout n'est que prise de position.* Ainsi se drapait-il publiquement du blanc pour commettre ses exactions, tout en faisant croire au monde que j'étais cet être noir dévoré par les ténèbres. Car Horden ne l'ignorait point ! Oh ! non, il le savait même très bien : il est tellement simple de contrôler les pensées et les cœurs de ceux qui ne discernent pas les nuances de gris ! Et pendant qu'il les éblouissait ainsi de sa lumière si blanche, il pouvait pactiser impunément avec l'obscurité... pour faire assassiner son fils dans le plus grand secret. Son fils dont les larmes roulaient, abandonné au milieu d'une si grande forêt.

C'était plus que je ne pouvais en supporter.

Échec total. Mes genoux flanchèrent. *J'ai tout perdu.* Finalement libéré des regards, je sentis soudainement ma fierté

se briser tel un barrage sous la pression d'un violent torrent de larmes et de rage. Secoué de tremblements, j'éclatai en sanglots bruyants. *Mais c'est mon royaume... C'est ma vie !... C'est mon destin !!* La poitrine si douloureuse, les dents si serrées, mes poings martelaient le sol, extériorisant cette douleur infinie que je me découvrais. Pendant plusieurs longues minutes, je hurlai ma rage et mon désespoir à m'en déchirer la voix. Je n'avais pas seulement gâché ma propre vie : j'avais entraîné dans ma chute tant de morts, pour de si misérables fruits ! Pandore, Theor, Malhir et ces centaines d'autres que j'avais tués de mes propres mains. Combien de veuves maudiraient mon nom ? Combien d'enfants hydolians grandiraient sans leur père en faisant de moi leur démon ? Si au moins tout cela n'avait pas été vain ! Si le cours du temps avait pu changer ! L'Évolution, enfin s'éveiller ! *Mais rien ! RIEN ! Comment pourrais-je me laisser tuer sans rien avoir changé !?*

Succombant à la folie du désespoir, je me relevai rageusement et me dirigeai vers la dague toujours plantée dans l'arbre. D'un geste brusque, j'attrapai la poignée blanche et l'extirpai violemment dans un éclat d'écorce. *Il est hors de question que je meurs ici !!* Du coin de l'œil j'aperçus le ruisseau que j'avais entendu plus tôt. Je m'y rendis hâtivement et me désaltérai autant que possible. J'arrachai alors sauvagement quelques baies dans un buisson à proximité et tentai de gagner quelques forces avant l'arrivée des Écorcheurs. Je n'avais plus qu'une idée en tête : survivre à ce désastre. Et pour cela, je devais exterminer mes infâmes poursuivants. Jusqu'au dernier. Je me sentais m'abandonner à mes émotions, les laisser guider mes actes et mes pensées, sans objectif pour l'après : je n'étais possédé que par une envie irrépressible de tuer. De me venger. De faire payer toute ma colère et mon désespoir en déchainant

cette tempête de rage et de violence qui me consumait déjà en silence. Et pour cela, je n'eus pas à attendre bien longtemps.

Car la première flèche fut vite décochée.

Je n'entendis qu'un bref sifflement dans l'air, mais le projectile passa sous mes yeux en me frôlant le visage. *Tchac !* Sa course se termina dans un épais tronc d'arbre, juste à côté de moi. Il vibrait toujours quand, en l'espace d'un instant, je déterminai sa provenance et me tournai vers mon assaillant. *Cinquante mètres. À découvert. Tir de provocation. Archer isolé. Éclaireur. Alentours dégagés. Pour l'instant. Agir.* Les calculs réflexes se bousculèrent dans mon esprit, puis le sens stratégique et ma soif d'en découdre s'accordèrent : il fallait que je le tue avant d'être encerclé et de voir toutes mes chances de survie s'envoler. Malgré moi, un sourire que je sentis diabolique se dessina sur mon visage. Un frisson parcourut mon échine et se déploya dans chacun de mes membres, jusque dans ma courte lame.

Et la danse macabre commença.

Abandonnant toute défense, je me ruai vers mon adversaire à toutes jambes, le bras déjà armé derrière moi, tenant fermement la dague à l'envers. L'archer parut d'abord surpris de cette avancée suicidaire, mais se reprit rapidement et encocha une nouvelle flèche. Le sifflement ne tarda pas et la pointe de métal manqua de se planter dans mon épaule, ne m'entaillant que la chemise et la chair. Mes frissons s'accrochèrent. Mon sourire aussi. J'étais déjà sur mon bourreau, à trois mètres de lui, les yeux fixés sur sa main droite qui bandait de nouveau son arc. La corde vrombit. Focalisé sur son mouvement, je réussis cette fois à anticiper la trajectoire du projectile : immédiatement, je pivotai sur moi-même et l'esquivai d'un cheveu. À peine ralenti, je me jetai sur l'archer médusé et d'un violent coup circulaire, lui

tranchai la gorge. Son sang jaillit et se répandit à mes pieds. Moins par pitié que pour contenter mon agressivité, ma dague se planta dans la poitrine de l'Écorcheur et l'acheva. Ce premier combat n'avait pas duré...

Mais tout ne faisait que commencer.

À quelques pas de moi, à demi caché derrière un arbre, un autre assassin me dévisageait. Et souriait. Agacé par sa mine provocatrice, je m'avançai vers lui alors qu'il se débarrassait de son arc pour dégainer un poignard à sa ceinture. Sans hésiter, il plaqua en arrière une longue mèche de cheveux gras et vint se placer face à moi. Impassible, j'attendis froidement son premier coup. Il se jeta alors brusquement sur moi en criant, la lame en avant. D'un simple pas de côté, j'esquivai son absurde ruée et lui écrasai violemment la joue de mon poing. J'attrapai alors brutalement son col de mon autre main et le forçai à se redresser. Il tituba de quelques pas en arrière, mais je ne lui laissai pas le temps de reprendre ses appuis : aspiré par une soudaine frénésie, je me débarrassai de ma dague et fondis sur lui. Mes coups se multiplièrent et chaque choc, chaque craquement que je provoquais me procuraient autant de plaisir qu'ils faisaient souffrir. Une sombre énergie semblait traverser mes bras et se libérer au bout de mes doigts à chaque coup porté — et je sentis alors l'immense besoin de m'en purger. Lorsqu'enfin l'Écorcheur fut projeté contre l'arbre où il aurait dû rester caché, je ramassai ma dague, bien décidé à achever ce que j'avais commencé. L'homme, sonné, se laissa glisser le long du tronc, mais une nouvelle fois je le forçai à se relever. Ma main gauche se referma alors autour de son coup, et serra. Et serra plus fort. Et plus fort. Et plus fort encore. Mon regard croisa celui de l'assassin et j'y vis toute sa détresse, toute sa terreur, et pour cause : il y avait face à lui bien pire qu'un Écorcheur...

— Combien êtes-vous ? lâchai-je, la voix plus rauque que jamais.

— C... crève...

Je sentis la colère gronder au cœur de ma poitrine. Sans lâcher mon étreinte, je fis un pas en arrière. La poignée de la dague pivota entre mes doigts et la lame se retourna. Vibrante. Mon poing serré lui communiquait toute l'étendue de ma furie.

Mais dans un sursaut de provocation insensée, l'homme sourit.

Alors ma fureur explosa. En un éclair, mon arme lui traversa l'épaule de part en part, et le cloua contre l'écorce. De douleur, il hurla... mais pas autant que moi :

— COMBIEN !?

L'exaspération à son comble, j'eus tout le mal du monde à ne pas l'occire pour de bon. Sa mâchoire finit néanmoins par trembler :

— D... Dix !... Nous sommes DIX ! Ép... épargnez-moi...

D'un geste vif, j'extirpai la dague de son fourreau de chair crasseuse.

— N'y compte même pas.

L'effroi gagna ma victime une dernière fois avant qu'elle ne s'écroule, les mains crispées autour de sa gorge tranchée. La vie le quitta lentement alors qu'il suffoquait à mes pieds, sa provocation et son mépris finalement terrassés. Un puissant sentiment de domination m'envahit. Tel un frisson de plaisir énérgisant, je sentis soudainement le pouvoir monter en moi.

Je suis si fière de toi ! Tu deviendras le plus grand des rois.

Un éclair de douleur me saisit le crâne et me fit vaciller. *Ghh ! Qu'est-ce que... Les mots de ma mère me revinrent, son visage, celui d'Akarina, celui... du garde de nuit. C'est... le même sentiment !... Oui... Cette même sensation de domination*

euphorique et absolue. Mon regard se posa une nouvelle fois sur le corps de l'Écorcheur : il avait été brisé, déformé, martelé à outrance par mes poings enténébrés. Je pris enfin la mesure de ce que je lui avais fait subir.

Et la zone n'y était pour rien.

Non... Toutes les tueries qu'elle m'avait permises n'avaient été qu'efficaces et directes : les matérialisations parfaites et sans détour de pulsions meurtrières, des exécutions sans les moindres atours. Jamais le flux ne m'avait poussé à torturer un homme en exhibant toute ma rage et toute la violence aveugle dont j'étais... *capable*. Mes mains ensanglantées se mirent à trembler. *Alors c'est ça... le vrai visage de l'âme noire qui brule en moi ?* Mon sourire dément m'avait finalement quitté. J'étais plus furieux et plus écœuré que jamais. *Et dix hommes... Vieux fou, me hais-tu donc à ce point !?*

Ivre de pouvoir et de désespoir, je ramassai le poignard de ma victime et l'accrochai à ma ceinture. *Huit... C'est bien trop de gibiers à traquer !*

Il me vint alors une idée parfaitement insensée, une folie que ma raison désapprouva au plus haut point, mais que mon impatience estima terriblement séduisante — bien trop pour être ignorée. Je fis rapidement le tour de la petite butte sur laquelle je me tenais et découvris en contrebas une zone accidentée, mais relativement dégagée. Elle représentait tout l'espace dont j'avais besoin.

Je descendis alors prestement, à travers les arbres et les rochers, la pente qui m'en séparait. Une fois en bas, je vins me tenir au centre de l'endroit. La forêt y était moins épaisse qu'aux alentours, les arbres plus espacés et le champ de vision suffisamment étendu. Balayant les doutes immiscés par une

indécision naissante, je ne perdis plus un seul instant : je pris alors une grande inspiration et...

— ÉCORCHEURS, JE SUIS LÀ !!

Hurlant à pleins poumons, je réitérai plusieurs fois mon appel. La forêt de l'Aube s'étendait sur bien trop de kilomètres pour qu'un seul groupe en sonde toute la profondeur avant la nuit. Mes poursuivants s'étaient forcément dispersés pour me retrouver le plus rapidement possible.

Désormais, ils n'auraient plus guère besoin de me chercher.

Et ils ne se firent pas attendre. En moins d'une minute, un premier trio d'épéistes sortit de nulle part et m'encercla. L'air vil, plus laids les uns que les autres, ils commencèrent à tourner autour de moi en ricanant bêtement. Prudents néanmoins, ils gardaient leurs distances en attendant la première ouverture que je leur offrirais. Je dus contenir un éclat de rire mauvais. *Bande d'imbéciles...* Pensaient-ils vraiment m'avoir piégé ? Que me cerner de toutes parts empêcherait ma lame de se déchaîner ? *Vous n'avez aucune idée du monstre que vous traquez...* Malgré tout, je ne pouvais pas me permettre de leur laisser l'initiative en prenant le risque d'avoir ainsi trois fers à contrer en simultanément. Aussi, je fondis subitement sur le premier à ma portée. Surpris, il se mit en garde alors que ses deux compères jaillissaient pour charger mon dos sciemment exposé. *C'est tout ce que je voulais !* Au lieu d'abattre mon arme sur ma cible, je m'arrêtai net et fis brusquement volte-face en tranchant l'air d'un large cercle. Emportés par leur élan, ils ne purent esquiver et un des deux hommes s'effondra dans une gerbe de sang, le torse sérieusement entaillé. Quant à l'autre, il réussit tout de même à me parer d'un geste réflexe : l'impact des armes fut si violent que la lame de Malhir se brisa en mille morceaux. Après un bref instant d'effarement, je me repris et me jetai à corps perdu sur

l'Écorcheur pour le plaquer au sol de tout mon poids. Immédiatement, j'abattis mon poing sur son visage afin de l'étourdir, puis me saisis de ce qu'il restait de ma dague à deux mains pour lui perforer net la trachée. Haletant, je me relevai néanmoins promptement pour faire face au dernier homme resté en retrait. Saisi par la peur, l'Écorcheur se mit à trembler et laissa échapper son épée avant de détalier à toutes jambes. J'attrapai le poignard à ma ceinture. *Pas de survivants.* Sans hésiter un seul instant, je lançai mon long couteau de toutes mes forces. Le sifflement funeste retentit dans l'air jusqu'à mon ennemi, qui succomba le cœur perforé, dans un dernier cri.

Le silence tomba alors, pesant, sur ce champ de mort et ses effluves de sang. Je me mis à expirer lentement, profondément. J'étais à bout de forces. Dans ces états de faiblesse et de fatigue extrêmes, c'était déjà un miracle que je pusse encore me battre comme un lion... *Ou comme un animal blessé,* rectifiai-je amèrement. Je devais tout à ma rage de vivre et de dominer, à la fureur de cette ultime rébellion contre les odieuses manigances de mon père. Pourtant, à force de libérer cette obscure énergie, je sentais qu'elle viendrait rapidement à manquer, que l'épuisement, inexorablement, me rattraperait.

Mais il était encore trop tôt pour renoncer.

Les autres Écorcheurs seront bientôt là. Alors que je me penchais pour ramasser une épée, un sifflement désormais trop familier me parvint... Mais trop tard ! À peine eussé-je le temps de lever les yeux, qu'une violente douleur explosa dans mon épaule gauche et m'envoya au sol en m'arrachant un cri d'effroi. Mon regard se posa alors sur ma blessure... *Une flèche !...* Frappé de stupeur, mais conscient de mon exposition à un danger imminent, je me relevai aussi rapidement que je pus.

Ils arrivaient.

Les cinq derniers assassins étaient là, tout autour de moi. D'un cou sec, j'arrachai alors hâtivement la flèche de mon épaule et me ruai sur la première épée que je pus trouver. Mon épaule endolorie hurlait, mais j'avais bien plus à perdre qu'un membre blessé !

L'épée m'échappa.

Ma main se mit à trembler. Mes forces m'abandonnaient. *Non... Pas encore !... Pas cette fois !!* Dans un grognement de rage, je mobilisai mes dernières ressources et m'emparai de nouveau de mon arme. Je dus cependant me redresser trop rapidement, car un vertige me saisit brusquement et me fit vaciller. Soudainement essoufflé, le cœur tambourinant dans ma poitrine comme dans mes tempes, je me sentis tenir à peine sur mes jambes. La panique se fit séduisante, l'angoisse, oppressante. Et alors que mes dents serrées tentaient désespérément de contenir la douleur qui brûlait au creux de mon épaule, un triste ricanement m'échappa :

— Hé ! hé !... Hodanir serait furieux... J'en ai encore trop fait. Je vais encore m'effondrer comme un imbécile, et tout gâcher... Mais rassurez-vous, Maître... **C'EST BIENTÔT TERMINÉ !!**

Je fondis alors à la rencontre de mes assaillants et plongeai à corps perdu au milieu d'un ultime combat. Les Écorcheurs m'attaquèrent de toutes parts, mais je me débattis comme un diable. Les fers tintèrent, les muscles s'entrechoquèrent et les cris résonnèrent. Les échanges se multiplièrent, encore et encore. Pourtant, je dus vite me rendre à l'évidence : je ne faisais que parer. Au mieux, j'esquivais. Je n'avais plus suffisamment d'énergie pour d'instantanées contre-attaques, et toutes mes initiatives étaient avortées par le besoin de sans cesse me protéger. En réalité, j'étais dans l'incapacité totale de porter le

moindre coup fatal. À l'inverse, ceux de mes adversaires s'intensifièrent rapidement, enflammés par l'avantage psychologique qu'immédiatement ils m'arrachèrent. *Je ne tiendrai pas longtemps !...*

Une lame m'entailla soudainement le flanc droit.

Puis la cuisse. L'épaule. Le dos. Le visage. Enragé par la douleur, je fis tourner violemment mon épée autour de moi. Mes ennemis reculèrent, mais un seul fut touché. Il pesta simplement à la vue de son bras blessé, mais moi... je mis un genou au sol.

J'étais incapable de continuer.

Ma furie meurtrière s'était évaporée. L'assurance insensée, celle-là même qui m'avait guidé au cœur de cette agonie embrasée, m'avait abandonné. Ma vue devint trouble et les sons se firent soudain plus distants. Mes oreilles sifflaient, mon cœur, dangereusement, se contractait. Mon flux de pensées se tut, et dans le silence qu'il laissât, la souffrance du corps me submergea. Je me mis à cracher du sang avant de le contempler imbiber le sol, médusé. J'avais vécu bien des combats, mais jamais je n'avais eu à en souffrir à ce point. Non... Car bien avant de tant saigner, le flux m'avait toujours emporté, m'avait toujours... sauvé.

Il fallait que j'entre dans la zone.

Le plus impressionnant des Écorcheurs se débarrassa alors de son épée et me souleva de terre par le col. Mais je ne ressentis rien : aucun appel, aucune tentation du flux... Rien. L'ogre me frappa au visage et me propulsa à plusieurs mètres de là. Depuis mon retour d'Ilidhor, la zone m'avait bel et bien renié. Les quatre complices se ruèrent sur moi et m'assaillirent de coups de pieds sans que je puisse me relever. Malgré toutes les horreurs que j'avais vécues, jamais elle ne m'était réapparue. Toutes les

parties de mon corps se mirent à hurler. Mes muscles, à l'agonie, semblaient sur le point de se déchirer. Le flux avait laissé mon père et mon frère m'exiler. Il avait même laissé Doran et Altahir tenter de m'assassiner. Et là, alors que mes bourreaux s'apprêtaient à me donner le coup de grâce de la pire des manières, il m'ignorait pour la toute dernière fois.

Le colosse ordonna à ses comparses de me saisir chacun des membres. Ils s'exécutèrent et m'immobilisèrent au sol, dos contre terre. Le meneur vint alors me surplomber et pointa son épée vers ma poitrine. *C'est impossible... Ça ne peut pas se terminer comme ça...*, enrageai-je, anéanti. *À quoi bon avoir vécu toute cette comédie !? À quoi bon avoir incarné l'Évolution !? N'était-ce que ma fantaisie !? N'ai-je donc aucun destin !? Si loin d'être roi, ne suis-je donc qu'un pion sans lendemain !?* Mes yeux ne discernaient presque plus rien, tout était flou, tout était... rouge sang. Ma fierté ridicule en appela néanmoins à mes dernières forces pour me débattre et masquer l'abandon que je ne parvenais à m'avouer. Mais en vain. L'Écorcheur contracta alors les muscles puissants de ses bras nus et leva sa lourde lame des deux mains. Je le devinais, plus que je le distinguais, mais je me refusai à détourner le regard : je n'aurais pas été roi d'Hydolia, mais je mourrais au moins comme le mien !...

Mais pas cette fois.

La tête de l'ogre glissa soudainement de son coup et tomba sur le sol. Instantanément, les autres Écorcheurs relâchèrent leurs étreintes et fondirent dans la même direction. *Que se passe-t-il, bon sang ?* Je tentai de me redresser tant bien que mal, mais un nouveau vertige se joignit à toutes mes douleurs pour me l'interdire. Une fois de plus étalé sur le dos, je ne pus que m'en remettre à mon ouïe. Des bruits de sabots. Des hennissements de

chevaux... Des cris de hargne, d'autres d'horreur... Le tintement des lames... Tout autour de moi, une bataille faisait rage. Au bout de quelques secondes angoissantes, j'entendis finalement l'ignoble déchirement des chairs et du sang versé... Et quatre morts qui s'effondraient.

Les cris des corps et des armes se turent alors. Des bruits de pas pressés me parvinrent... Quelqu'un courait vers moi.

— Hydan ! Hydan ! Tiens... Tenez bon ! Hydan !!

La voix grave de cet homme me gonfla le cœur si bien, que j'aurais pu en pleurer. Il s'agenouilla à mes côtés et passa une main sous ma tête endolorie. Qu'étais-je heureux de l'entendre... Et d'apercevoir, par-delà mon brouillard de sang, cette courte barbe noire et ces cheveux longs, si longs que les femmes l'en jalouaient...

— Ho... da... nir...

— Hydan ! Vous m'entendez ? Restez avec moi ! Hydan ! Hyd...

Je l'entendais. Oui... je l'entendais. Mon vieux maître me semblait si près, et pourtant... si loin. Je vis quelques arbres verts derrière lui, je sentis la tendre mousse sous mon corps endolori, l'obscurité qui lentement nous recouvrit...

Ma fierté relâcha alors son étreinte, et me libéra complètement. De toutes mes tensions, de tous mes tourments. Enfin, vers un étrange sommeil, elle me laissa glisser doucement...

L'AVENTURE CONTINUE

Vous êtes arrivé(e) à la fin de cet extrait gratuit du *Tourment des rois*, félicitations ! Qu'en avez-vous pensé ? Après avoir tout perdu, Hydan saura-t-il se relever ? Et dans quel but ? Que fait donc Hodanir, son mentor, dans cette forêt ? Et s'il était sur le point de lui révéler de sombres secrets ?...

Pour découvrir la suite grave et ténébreuse qui se profile, je vous invite à visiter le site officiel www.editions-hydolia.com : vous pourrez obtenir **un exemplaire dédié** sur la boutique en ligne. Et un marque-page officiel en cadeau !

Et si vous ne voulez pas que les mémoires du dernier roi d'Hydolia tombent dans l'oubli, donnez donc votre avis : Amazon, Babelio, Livraddict, Book Node... Exprimez-vous où vous serez le plus à l'aise ! Vous contribuerez grandement à l'indépendance de cette histoire et de son auteur.

Alors, merci pour votre soutien : il compte beaucoup, croyez-le bien !

Et à bientôt pour la suite de l'aventure...

Gaëtan

L'AUTEUR

GAËTAN NOËL

Je suis né à Arras, dans le Pas-de-Calais, il y a une trentaine d'années. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été passionné par le fantastique et les questions existentielles.

Aussi idéaliste et rêveur que mon héros tourmenté, je quitte mon métier de l'informatique et de la logique pour celui de l'écriture et de l'aventure. *À la lumière de l'ombre* est ainsi mon premier roman, un rêve et une vie au commencement de toute une série... *le Tourment des rois*.

Dans cet univers, mes passions que sont la fantasy et la philosophie s'incarnent en la personne d'Hydan, le dernier roi d'Hydolia. À la fois lumineux sauveur du monde et ténébreuse âme brisée, il s'empare de ma plume pour que nous contions ensemble le récit de sa vie, son cheminement, ses secrets et ses questionnements. Et peut-être les miens, également.

À travers nos mots et une indépendance éditoriale totale, nous prenons le pari que l'héroïsme et les grandes idées brûlent toujours dans le cœur de l'humanité...

Pour en savoir plus sur moi et rester en contact, je vous donne rendez-vous sur <https://gaetan.hydolia.com> et sur les réseaux sociaux.

© 2018 - Gaëtan Noël, éditions Hydolia.

Extrait gratuit. Tous droits réservés.

Dépôt légal du roman : août 2018.

ISBN : 978-2-9564785-1-5

Plus d'informations sur www.editions-hydolia.com